

Rui Moreira working in the Sahara desert, 2005 © Tiago Marrecas



Press Review

selection of articles

RUI MOREIRA

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : March 2022

Exhibition/ Exposition : *The Passengers*, Gallery Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris

Journalist : Damien Aubel

ART GALERIE

Des cathédrales et des roues

La peinture est peut-être muette, le dessin de **Rui Moreira**, lui, ne l'est pas. On s'en convaincra avec la splendide exposition chez **Jeanne Bucher Jaeger**.

PAR DAMIEN AUBEL

RUI MOREIRA, THE PASSENGER
du 12 mars au 28 mai,
Galerie Jeanne Bucher Jaeger,
jeannebucherjaeger.com

LATIFA ECHAKHCH, HORIZON

Galerie Kamel Mennour, 75006 Paris,
jusqu'au 20 mars,
kamelmennour.com

Dans le sous-sol plongé dans l'obscurité de la galerie Kamel Mennour apparaît le paysage idyllique d'un levée de soleil sur un lac. Happé par cette représentation romantique monumentale, le regard interroge les masses sombres qui le dissimulent. Latifa Echakhch a, révèle-t-elle, « dégomme des parties de cette fresque murale dans un geste puissant. Dans l'atelier je ne réfléchis pas, mon corps est mon instrument. Il sait ce qu'il doit faire », explique l'artiste. Si, par ce geste, l'image perd son statut de fenêtre sur le réel pour assumer celui de représentation, il n'annihile pas son pouvoir attractif. L'image résiste. Ou est-ce le spectateur ? Sa fascination le pousse à chercher à voir derrière ces zones effacées qui s'apparentent à un mur. Pour prolonger sa plongée dans la beauté, même imparfaite, et dans l'illusion. Ce polyptyque de la série des Sun Set Down préfigure la future participation de l'artiste à la 59e Biennale de Venise, au sein du Pavillon Suisse.

AUDE DE BOURBON PARME

Cathedrals of Wind : l'assaut au ciel d'une déchiqueture, une double dentition minérale, de bleus froids et de blancs, mais la piste alpine est fausse, se perd littéralement dans les sables. Cette série de dessins, le Portugais Rui Moreira, pèlerin des déserts, l'a conçue à partir de la « Cathédrale des Vents », cette titanique dentelure, ces plissés de sable et de vent, dans le Namib. Et ces bleus sombres qui collent, comme des émanations ectoplasmiques, aux raideurs onduleuses des versants, n'est-ce pas ainsi que « tournoient les ombres indignées des oiseaux du désert » (Yeats) ?

Rui Moreira, homme des déserts, l'est sans doute aussi des puits, en tout cas de ces puits où on s'abreuve aux eaux mêlées, régénératrices, du cinéma (Tarkovski ou Syberberg, apprend-on), de la musique (Bach ou Stockhausen, nous précise-t-on). Les eaux froides, irlandaises, de Yeats irriguent-elles ses dessins ? Je n'en sais rien, mais leur élégante économie chromatique en bleu et blanc ici, la rigueur de la déclinaison harmonique des nuances et des intensités de l'embrassement de l'astre solaire, du blanc franc au rouge calciné, ailleurs, dans une autre série (*Roda-Viva III*) : c'est une concentration soignée des effets plastiques qui donne leur cohérence au pullulement des formes, à la myriade des références.

Aussi se sent-on, sans remords, fondé à mêler les nôtres, et puisque la « cathédrale » nous fait un clin d'œil suggestif, convoquons un expert en la matière, Huysmans : « La cathédrale était donc un macrocosme, elle embrassait tout ; elle était une bible, un catéchisme, une classe de morale, un cours d'histoire



Rui Moreira, *The Passengers 4*, 2020, Stylo gel sur papier, 153 x 102 cm
© Cintra & Castro Caldas Courtesy de l'artiste et Jeanne Bucher Jaeger, Paris

et elle remplaçait le texte par l'image pour les ignorants. » Défalquons le résidu prêcheur de la phrase, et elle est notre meilleur guide pour cette exposition.

Campez-vous devant la série des *Passengers* : tentacules lovecraftiens dans la distraction d'une vision lointaine, une fois approchés, ils se révèlent de souples concrétions constituées d'un même motif élémentaire, répété *ad lib*. Formes sans figures, mémorial, nous dit-on, de la myriade des morts de la Covid, mais elles pourraient aussi bien, dans leur innocente simplicité, figurer ces anges dont les superpositions se succèdent aux voussures des portails, ou dont les cohortes parent la peinture pieuse.

Et voici les rosaces – la série des *Roda-Viva* – mais elles ont moins en commun avec les roues de pierre creusées dans les façades des églises, qu'avec les bâtonnets des cercles brisés du Yi-king, et voilà notre cathédrale rêve oriental. Mais qu'importe, il ne s'agit pas de « christianiser » Rui Moreira ou de le tirer vers la divination chinoise : seulement de laisser entendre que ses dessins ont la puissance symbolique et la complexité architectonique des grands vaisseaux de pierre, des grands systèmes d'élucidation du monde. Et, comme eux, ils sont opaques. Un mystère éloquent, telle pourrait être la définition de l'art de Rui Moreira.

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : March 2022

Exhibition/ Exposition : *The Passengers*, Gallery Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris

Journalist : Damien Aubel - translation

ART GALERIE

Cathedrals and wheels

Painting may be silent, but **Rui Moreira**'s drawings are not.

You'll be convinced by this splendid exhibition at **Jeanne Bucher Jaeger**.

BY DAMIEN AUBEL

**RUI MOREIRA,
THE PASSENGER**
From March 12 to May 28
Jeanne Bucher Jaeger Gallery,
jeannebucherjaeger.com

C*athedrals of Wind*: an assault on the sky; jaggedness; a double set of mineral teeth in cold blues and whites; an alpine slope lost in the sands. This series of drawings was imagined by the Portuguese artist Rui Moreira, pilgrim of the deserts, inspired by the “Wind Cathedral”, the titanic indentation in Namibia, made of folds of sand and wind. And those deep blues that stick like ectoplasmic emanations to the undulating stiffness of the slopes, isn't it in this way that “reel” the “shadows of the indignant desert birds” (Yeats)?

Rui Moreira, a man of the desert, is undoubtedly also a man of drinking wells, or in any case a man of the well where one drinks from the blended, regenerating waters of cinema (Tar-kovsky or Syberberg, we come to learn) and of music (Bach or Stockhausen, we are told). Are his drawings also irrigated by Yeats' cold Irish waters? I have no idea, but their elegant chromatic austerity, here in blue and white, the rigor of the harmonic conjugation of the nuances and intensities of the conflagration of the solar star, from straightforward white to charred red in another series (*Roda-Viva III*): a careful concentration of visual effects giving coherence to the eruption of shapes, and to a myriad of references.

So with no regrets, I feel justified in bringing in my own references. And since the “cathedral” is suggestively winking at me, I summon an expert in the field, Huysmans, for whom the cathedral was “a pile of stones that may be a macrocosm... Everything lies contained in that building... the scriptures, theology, the history of the



Rui Moreira, *Passengers 4*, 2020, Gel-pen on paper, 153 x 102 cm
© Cintra & Castro Caldas Courtesy de l'artiste et Jeanne Bucher Jaeger, Paris

human race, set forth in broad outline...

It wrote a book, as it were, intelligible to the humblest, superseding the text by images, and so instructing the ignorant.” If we strip away the residue of preacheriness, these phrases can serve as an excellent guide to this exhibition.

Set yourself in front of the series of *Passengers*: Lovecraftian tentacles in the distraction of a distant vision, that at close range turn out to be supple concretions made of the same elementary motif, repeated in an impromptu manner. Headless shapes, in remembrance, we are told, of the countless people who died of Covid. But in their innocent simplicity, they could also represent angels, superimposed one after another on the arch portals of a church or adorning religious paintings.

And there are also rosettes—in the series *Roda-Viva*—but they have less in common with the stone wheels carved into the facades of churches than with the lines in the I Ching hexagram; here is our oriental dream cathedral. But no mind; the issue is not to “Christianize” Rui Moreira or to pull him towards ancient Chinese divination: merely to suggest that his drawings have the symbolic power and architectural complexity of great stone vessels, of the world's great elucidation systems. And like them, they are opaque. An eloquent mystery, which could be the very definition of Rui Moreira's art.

Press online / Presse en ligne : <https://capmagellan.com/event/expo-rui-moreira-the-passengers/>

Country/ Pays : France

Date : March 2022

Exhibition/ Exposition : *The Passengers*, Gallery Jeanne Bucher Jaeger, Marais, Paris

Expo : Rui Moreira, The Passengers

mars 12 - mai 28



Du 12 mars au 28 mai 2022 (Vernissage le samedi 12 mars)

Du mardi au vendredi de 10h à 19h / Le samedi de 11h à 19h

Galerie Jeanne Bucher Jaeger, 53 rue Seine, 75006 Paris

Après l'exposition « Inner Moosnon » en 2010 et « La Nuit » en 2014, la galerie Jeanne Bucher Jaeger consacre au dessinateur Rui Moreira une troisième exposition personnelle : « The Passengers ». L'artiste portugais présente à cette occasion trois séries de dessins réalisés au cours des deux dernières années : « The Passengers », « Roda Viva » et « Cathedrals of Wind ». Toutes sont empreintes, à leur manière, de la pandémie qui s'est installée dans notre quotidien, tout en reflétant des préoccupations sur le passage du temps et la force de la nature.

Créée durant le premier confinement en 2020, la série « The Passengers » se compose de six dessins qui rendent hommage aux victimes de la pandémie. Devant la masse de gens sans nom ni visage, dont le nombre surréaliste augmente sans cesse, Rui Moreira dessine un par un des figures semblables aux sarcophages égyptiens. La multiplication de ce motif prend alors la forme de longues vagues – reflétant le vocabulaire utilisé par les médias pour évoquer les contaminations et les décès. Ces vagues bleues défient la pesanteur du moment, engagées dans une ascension constante, telle une procession dont on ne voit la fin.

Pour en apprendre davantage autour de cette exposition, consultez l'article de Caroline Gomes dans le CAPMag de mars 2022.

Vous pouvez également consulter le site officiel de la galerie.

Vues : 2

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

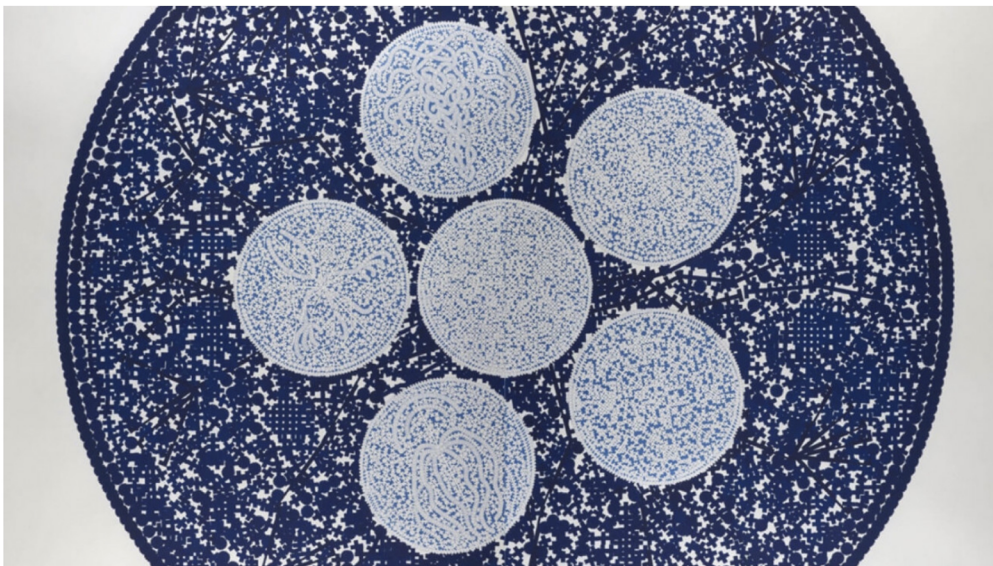
Date : March, 29, 2019

Exhibition/ Exposition : *Atmo(sphères)*, Galerie Jeanne Bucher Jaeger

Journalist : Lionelle Courbet

MARCHÉ DE L'ART / 26.03.2019

Constellations de papier à la galerie Jeanne Bucher Jaeger

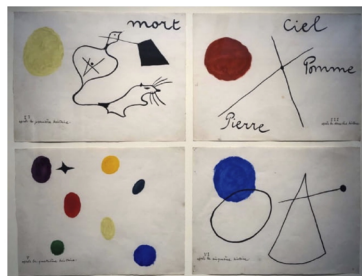


Rui Moreira, The Machine of Entangling Landscapes VI, 2011 ©Jeanne Bucher Jaeger, Paris

Il y a cinquante ans, l'homme marchait sur la lune ! En écho à l'importante exposition que le Grand Palais consacre, début avril, à cet astre familier, quinze artistes soigneusement réunis par la galerie Jeanne Bucher Jaeger célèbrent ce glorieux anniversaire autour de la ligne courbe, du cercle et de la sphère...

Tout un monde de papier, cette fois en écho au mois du dessin, qui révèle autant de formes douces et harmonieuses riches de symboles... Une citation de Platon (*Timée*, 33b) introduit le propos et évoque le choix de « *Celui qui constitua le monde* » de lui donner la figure d'une sphère, « *dont le centre est équidistant de tous les points de la périphérie, une figure circulaire, figure qui entre toutes est la plus parfaite...* ». Ainsi le cosmos fut composé de constellations, d'étoiles et de

planètes. Le cercle tautologique de l'infini, de l'éternité, de l'absolu ou du sacré, celui des artistes-poètes promet ici une visite de plénitude et de sérénité. Un léger tournis vous prendrait sur le seuil d'où vous appellent toutes ces rotondités ! Quelques très grands formats, tels des points cardinaux scandent l'espace construit, de planète en planète, comme un univers nouveau. Pour amorcer notre découverte, suivons Fernand Léger et sa *Composition avec figures* de 1919 qui semblerait illustrer l'affirmation de l'artiste selon laquelle « *la vie est un circuit* », ici circulaire et mécanique... La ronde joyeuse se poursuit avec *Le Système de monnaie solaire* (1925) de Max Ernst, dont le titre se joue des mots pour nous révéler une constellation imaginaire obtenue par



Joan Miro, Il était une petite pie, 1928 ©Jeanne Bucher Jaeger, Paris

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : March, 29, 2019

Exhibition/ Exposition : *Atmo(sphères)*, Galerie Jeanne Bucher Jaeger

Journalist : Lionelle Courbet

frottages à la mine de plomb : cette déconcertante simplicité technique opère comme par magie et libère des astres mouvants, plus ou moins lointains, selon leur densité chromatique. La présence attendue de Miró dans cet ensemble poétique chante les rouges, les jaunes et les bleus en quatre gouaches originales d'après lesquelles Jeanne Bucher fit réaliser l'édition du premier livre illustré de l'artiste *Il était une petite pie* en 1928. « *Quand je peins, je bondis toujours entre terre et ciel* », confiait Miró, sans doute pour mieux nous entraîner dans l'allégresse d'un rêve qui échappe à toute contingence du réel et marque l'élan vers cet ailleurs céleste. D'Hans Reichel, que Jeanne Bucher représenta dès 1930, nous découvrons deux délicates aquarelles (1938 et 1939) qui transfigurent la nature en figures géométriques simples, où prédomine l'envoûtement d'un cercle toujours ascendant, qui nous entraîne avec lui vers cet ailleurs idéal.

Il y a aussi cet extraordinaire et fort rare collage de Mark Tobey, où le regard se noie dans un enchevêtrement abstrait propice à une douce méditation. Plus près de nous, Hanns Schimansky libère ses signes fulgurants et nécessaires, telle une partition où les rondes tentent de prolonger la sonorité de cet insaisissable qui le hante. Moins allusifs, Kunihiro Moriguchi (considéré Trésor national au Japon) et Yamamoto Wakako prennent le cercle de front pour en réinterpréter la géométrie selon une réflexion mathématique, et toujours poétique, puisque le premier magnifie la figure en utilisant une technique de peinture traditionnellement utilisée pour la soie, et la seconde la revêt de symboles cosmiques, notamment dans la série des *Étoiles*. Toujours venue d'Orient, de la mythique Fatehpur Sikri¹, Zarina manipule la fragilité du papier, qu'il soit chinois, népalais ou européen, pour l'enluminer d'or ou d'étain, selon l'implication cosmique de ses dessins, qui, les uns, en appellent à la

Vue de l'exposition «
ATMO(SPHÈRES)» à la galerie
Jeanne Bucher Jaeger ©Grégory
Copitet

lumière divine tandis que les autres figurent plus simplement les chatouillements argentés d'une lune toute ennuagée... Zarina semble nous bercer là aux contes orientaux des nuits qui ne finissent pas... L'impressionnante pièce d'Ohad Tsfaty, aux consonances sans doute plus telluriques, restituée dans une écorce-papier toutes les nuances rousses et brunes des terres qui composent notre planète à laquelle, vue de la lune peut-être, il rend comme un hommage. Il y a aussi les cercles magiques de Marinette Cueco, qui magnifie le moindre petit brin d'herbe pour composer ses formes entrelacées de joncs et de pailles. Ces humbles matériaux, ces gestes ancestraux repris de traditions tribales, disent son récit cosmogonique quand, dans la forme d'absolu choisie, ronde, l'artiste projette son univers intime. Monumentale, la pièce de Rui Moreira est un étourdissement ! Les milliers de cercles et de croix minutieusement imbriqués nous invitent à une véritable danse cosmique ; notre corps, comme englouti au centre de cette énergie première, épouse la moindre vibration de ce paysage organique inspiré à l'artiste par ses propres expérimentations sensorielles glanées au cours de voyages, de rituels ou de méditations. À plus d'un titre, cette exposition nous fait perdre pied : nous avons pu entrer dans le sillage de derviches tourneurs, tourner autour des étoiles, rattraper la fuite d'une constellation qui s'effiloche, découvrir des planètes ou des paysages imaginaires... Grâce à des artistes venus de tous continents, pour nous livrer l'universalité de leur vision d'un monde vibrant, lumineux, dont la céleste beauté touche au vertige.

¹ – Capitale impériale de l'Empire moghol de 1571 à 1584.

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : November 2018

Exhibition/ Exposition : Saudade - Unmemorable Place of Time, Fosun Foundation Art Center, Shanghai, China

Journalist : Francisco Candeias

Saudade at Museu Coleção Berardo

Saudade, China & Portugal was inaugurated on the 16th November at [Museu Coleção Berardo](#), where it will remain until the 6 January 2019.



As the title suggests, the exhibition takes the Portuguese word that has long been regarded as untranslatable and goes well beyond it. The objective is to establish a dialogue that focuses on the concepts of diversity, celebration, and ambiguity.

Saudade, China & Portugal, a partnership between Museu Coleção Berardo and the [Fosun Foundation](#), showcases artists from both countries, such as Sun Sun, Leng Guangmin, Rui Moreira, Joana Vasconcelos, Guan Xiao, Sun Xun, Shi Yong, Xia Yu, and Luísa Jacinto.

Yuko Hasegawa, the exhibition's curator and chief-curator of the Tokyo Museum of Contemporary Art selected 16 Portuguese and Chinese artists in whose works, she says, there are two distinguishing features. "The first is

the intimate relationship with the *saudade* narrative" and the second is "the concept of entangling and intertwining, including diversity, festivity, ambiguity, which oftentimes work as a group".

In Luísa Jacinto's work, for example, *saudade* seems to be found in the void of her hazy gradients that limit spaces where there could be people, but there is no one. Her canvases are somewhere between a memory place and a non-place.

Guangchang Guo, chairman of Fosun International, hopes that "this small step may connect more resources and friends, forming a more influent, more important cooperation bridge" between the Chinese and the Portuguese governments.

These are the artists whose works can be seen in the exhibition:

Vasco Araújo
Pedro Valdez
Cardoso
José Pedro
Croft
Leng Guangmin
Tao Hui
Luísa Jacinto
Liu Jianhua
Rui Moreira
Cheng Ran
André Sousa
Joana
Vasconcelos
Guan Xiao
Sun Xun
Shi Yong
Xia Yu
Liang Yuanwei



Print media/ Presse papier**Country/ Pays :** France**Date :** July 2018**Exhibition/ Exposition :** Saudade - Unmemorable Place of Time, Fosun Foundation Art Center, Shanghai, China

Topics

Saudade—Unmemorable Place of Time

Chinese & Portuguese Contemporary Art Exhibition

2018.07.03 – 2018.08.26

Venue: Fosun Foundation Art Center, Shanghai, China

Curator: Prof. Yuko Hasegawa

Curatorial Statement by Yuko Hasegawa

The untranslatable Portuguese word, *saudade*, conveys a desire for a past moment that may be forever unattainable. In many directions this word



speaks of the current situation we are facing, where going back to the sweet past seems to be so convenient because of the overwhelming desperation generated by the terrifying present and future. In the midst of globalization which reveals itself in the forms such as cross-border trade and cultural exchange, we are strongly searching for connection with others to identify ourselves, as well as ideals and hopes among the past and the future. Nevertheless, the ambiguous and unstable situation that we are situated in makes it rather spiny for us to grasp anything for sure.

Saudade comes as an efficacious tranquilizer when human beings have to face the fact that we have begun to be centrifugalized after running too fast in the whirl of anthropocentrism, and that we are being forced into corners by information redundancy, as well as great regional, ethnic and social discrepancy in the multi-cultural context where creolization is yet to be fully acknowledged. At this stage, the further and deeper network sprawls, the more the syndrome of alienation and

nostalgia gets reported, -so is in China, so is in Portugal, so is anywhere else. Yann Martel in his

book *The High Mountains of Portugal* notes through one character's mouth that everyone "smells of time and radiates solitude". And it's definitely not only a problem of 5-hydroxytryptamine. Before we come to the ultimate solution, which perhaps doesn't exist at all, or at least won't arrive in an apocalyptic way which many are longing in hope, roaming and resonating with the tranquilizer critically might just work as well.

In *The Book of Disquiet*, Portuguese philosopher Fernando Pessoa touched on one of the signature-like art styles of Europe: Baroque. To him, Baroque is mobility, a process of passing through all things, constantly touch on the others, and to the end generally becoming the others, or in other words, becoming the Other to the Self. Umberto Eco regarded Baroque as a dynamic uncertainty, and questioned whether it was the Baptism that provided the prototype of Baroque. The festivity that once belonged to Baroque now seems to be history, but the contemporary age has its own form of festivity, embracing all the possibilities that human beings invent to fit in where we are, or to go back to the aforementioned concept, all kinds of tranquilizers that help us survive the somewhat awkward situation.

Reflecting on these cultural and philosophical notions, I selected the 12 artists from Portugal and China, within whose expressions two remarkable characteristics stands out.

The first one is the intimate relationship with the narrative of *saudade*. The notion "immemorial" in the exhibition title, *The Immemorial Space in Time*, refers to a place in memory that we are not able to remember, recall or touch. It is longing for admiration, yet it never arrives Here. It is a place in memory that one would wish to relive once more, yet at the same time, contradictorily, it is a place one can not memorize. The sense of distance in the narrative leads to new forms of abstraction, such as Guan Xiao's sculptures, Vasco Araujo's drawings and Rui Moreira's drawings in particular.

Print media/ Presse papier**Country/ Pays :** France**Date :** July 2018**Exhibition/ Exposition :** Saudade - Unmemorable Place of Time, Fosun Foundation Art Center, Shanghai, China

The first one is the intimate relationship with the narrative of saudade. The notion "immemorial" in the exhibition title, The Immemorial Space in Time, refers to a place in memory that we are not able to remember, recall or touch. It is longing for admiration, yet it never arrives Here. It is a place in memory that one would wish to relive once more, yet at the same time, contradictorily, it is a place one can not memorize. The sense of distance in the narrative leads to new forms of abstraction, such as Guan Xiao's sculptures, Vasco Araujo's drawings and Rui Moreira's drawings in particular.

The other characteristic is the intertwining concepts including diversity, festivity, ambiguity, which often come in a set. Joana Vasconcelos's giant crochet work could be an intelligible example for this baroque open-up field contained in the artwork, as well as the Work in Space series of Luisa Jacinto. Personal and collective experiences are from different places in time and space, then get transformed to the present as an alternative vision, with which we should be able to ease ourselves and embrace the infinity of the universe.

The 12 artists' works are presented on the 2 floors of Fosun Art Center as well as the outdoor space. On the 2nd floor, 5 artists create a space of cosmopolitan imagination and dynamic trans-historical dialogue. Liu Jianhua's work takes the place in the center, which megaphones towards the flourishing and prosperous modernization of Shanghai, while depicts the city as somewhat an island as if lack of root. This links to the historical

wall of Sun Xun's, which boldly warns us that the contemporaneity derives exactly from history, which is not necessarily beautiful and desirable as we imagined when dwelling in saudade, with the figure of magician who travels back and forth in time to reveal the unseen social and political scenery. This vertical investigation in history is also observed in Andre Sousa's installation, which goes back to look at the Portuguese's primary encounter with the other side of the continent referring to the 20th Century literature PAISAGENS DA CHINA E DO JAPÃO, as well as other scattered conventions and practices such as whale hunting and the

application of calendar. He leads us to flaneur horizontally to look as the world as a nondifferentiated whole, with which approach we are able to go back to the works of Rui Moreira and Joana Vasconcelos. Rui Moreira is an adventurer, who trace his memory of his personal history as well as the exploration of the global landscape. The images of dessert, exotic masks and costumes are tokens of this journey. Near the Entrance, Joana Vasconcelos's work of great festivity and Baroque aesthetics eulogizes Portugal's traditional technique of crochet and the craftsmanship. Recreating the tradition in the present while leave the past in the past might provide us a way to emancipate ourselves from the tangle of nostalgia.

Following this path, various allegories of cultural intercourses are created on the 3rd floor from each artist's perception of global mobility. Luisa Jacinto's Flora Series could be seen as a rather

romantic way of expression which enjoys a long-existing tradition of being poetic and abstract. But on the other hand, the Work in Space Series tells a story never happened before, which contains the double angle of seeing humanity—from the mundane daily practice, and from the grant view of the universe. Our existence and fluctuation are precisely floating in the infinity, the past cannot be seen in our back, but rather in a different dimension in the sea of stars. Guan Xiao brings us back to the reality of post-Internet age with her eery sculptures and instructive video installation. This dynamic display of the contemporary reveals the collective memory that each of us shares a bit. Among many, Cheng Ran goes for the gaze of birds standing on the cable wire to re-edit the perception of the metropolis from a stranger's point of view. The cutout of the city landscape reminds us there are many that we haven't seen when we are already exhausted by what we in front of us every day. Using everyday commodities, Pedro Valdez Cardoso presents a theater play of objects about cultural interaction and commercialization along with the process of cross-border trade. In contrast, Vasco Araujo studies the everyday objects in history with an archeological

Print media/ Presse papier**Country/ Pays :** France**Date :** July 2018**Exhibition/ Exposition :** Saudade - Unmemorable Place of Time, Fosun Foundation Art Center, Shanghai, China

approach, at the same time takes in the historical heritage of Chinese porcelains that was exports all over the world since the 16th century. It is right the fact that the immemorial past did leave something behind for us that infiltrates us with a both sweet and blue tone. These things strike down into the very depth of our nature and touch the chords of saudade.

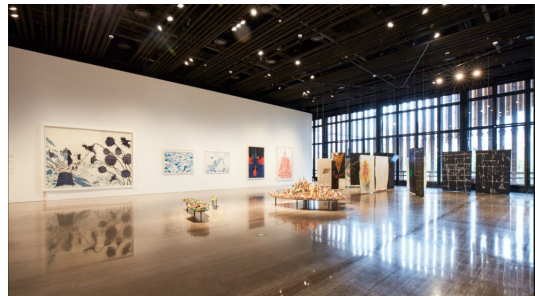
Shi Yong's neon light of saudade might cheer us up. But be careful, the immemorial place in time is just like the Neon which seldom combines with any other chemical element, saudade is as inviting as confusing. If you look closer into the mirror of Jose Pedro Croft's sculpture which contains the surrounding scenery into its self-construction, all that you can see is exactly yourself.

Floating and concretely touching the ground are two facets of our existence, lacking each of them will lead us into the mash of nothingness. To calibrate our own position, it is helpful to look at the others from time to time. Functioning as the factory of the world, today's China has attracted huge worldwide attention in such a short period of time. On the other hand, as a bright star in the Age of Discovery which weaved the scattered cultures in the world into a whole at the first place, Portugal stands undoubtedly as a prolocutor for globalization, too. Particularly, the fruitful material, technological, and cultural exchanges between China and Portugal through the Marine Silk Road makes the two countries as a pair an attractive case for digging into the time & space dynamism in the present and perhaps in the future, as well as two different examples which cast unique opinions on globalization from different perspectives at the same time sharing something similar. Presenting ideas from the two countries through artworks, will surely bring fresh air to Sino-Portugal relation, and to the understanding on who we are, where we are, and where we are going to from now on.

**Installation View**

Left: Cheng Ran, *The Homing Pigeon (Diary of a Madman – New York)*, 2016

In the separated room: Artist: Pedro Valdez Cardoso

**Installation View**

On the wall from left to right: Rui Moreira, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest*, 2010; Rui Moreira, *L'Air du Matin II*, 2012; Rui Moreira, *The Machine of Entangling Landscapes III*, 2009; Rui Moreira, *Telepath I*, 2013; Rui Moreira, *Our Lady of Abortion II*, 2007

In the center: Liu Jianhua, *The Virtual Scene*, 2005-2008

Drawing Installation on the right: André Sousa, *Half Roulette*, 2016-2018

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : February 2015

Exhibition/ Exposition : Solo show, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* - Mudam Luxembourg



Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : February 2015

Exhibition/ Exposition : Solo show, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* - Mudam Luxembourg

ART & CULTURE

RUI MOREIRA

«Faço tudo por intuição e só depois é que penso» \ \ «I do everything intuitively and think about it only afterwards»

Depois de três meses em exposição no museu MUDAM do Luxemburgo e de expor na Galerie Jaeger Bucher, em Paris (que o representa), Rui Moreira tem os seus desenhos em duas mostras em Guimarães e está agora a fazer dois trabalhos para uma que decorrerá a partir de 24 de março nas caves do Museu do Louvre, em Paris. Com mais eventos em carteira, o pintor espera fazer uma grande exposição em Lisboa e outra maior em Guimarães, no próximo ano. Desde criança que adorava fazer desenhos. Estudou artes na escola António Arroio e depois na ARCO. «Não me imagino a fazer outra coisa», diz. Mas, se fizesse diferente, trabalharia num circo ou seria um cavalo, como desejava quando em criança, porque gosta da liberdade: «Se não fômos livres, não conseguimos fazer nada».

Following three months on show at the MUDAM museum in Luxembourg, and exhibiting at the Galerie Jaeger Bucher, in Paris (which represents him), Rui Moreira has his drawings at two shows in Guimarães and is now creating two works for a show that will open on March 24 in the cellars of the Louvre museum in Paris. With more events in the pipeline, the painter hopes to put on a major exhibition in Lisbon and another major one in Guimarães, next year. Ever since he was a child he has loved to draw. He studied art at the António Arroio school and then at ARCO. «I couldn't see myself doing anything else», he says. But, if he had done things differently, he would have worked in a circus, or he would have been a horse, as he wanted as a child, because he likes freedom: «If we weren't free, we wouldn't be able to do anything».

TEXTO TEXT SÓNIA GOMES COSTA \ \ FOTOGRAFIA PHOTOGRAPHY 1, 3, 4, 5 ©NUNO ANDRÉ SANTOS; 2, 6, 8 ©MIGUEL ANGELO GUERREIRO; 7 ©LAURA CASTRO CALDAS



THE MACHINE OF ENTANGLING LANDSCAPES VII, 2011 | GUACHE SOBRE PAPEL | 160,4 X 240 CM | CORTESIA GALERIE JAEGER BUCHER / JEANNE-BUCHER, PARIS | COLLECTION SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, PARIS

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : February 2015

Exhibition/ Exposition : Solo show, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* - Mudam Luxembourg



Para este pintor esquerdino que desenha com a mão direita, o ato da criação nada tem de transcendente e é como qualquer outro trabalho que exige dedicação e muita disciplina. Pinta todos os dias à mesma hora e segue uma rotina diária: «As pessoas acham que a vida de artista é só *glamour*... a minha, pelo menos, não é». Levanta-se e deita-se cedo, e segue o mesmo ritmo, desde a preparação das tintas, passando pela escolha da música, tudo faz parte da criação: «O que acontece resulta de muito trabalho». E esse processo passa sobretudo pelo corpo e pelas suas sensações. Por isso assume que o corpo é o seu principal instrumento de trabalho, e não os pincéis porque são «os ritmos do corpo que alteram o desenho e a perceção», explica.

Rui Moreira gosta de viver experiências intensas e prioriza a sua intuição face ao intelecto: «Faço tudo por intuição e só depois é que penso». O trabalho de investigação é feito através das viagens e da música, e só depois dos livros. Nas primeiras vezes não desenha. Diz que não pode «começar a desenhar sem conhecer, sentir e integrar». Só depois de «ter acesso à essência, que é única através da experiência», é que parte para o desenho. O trabalho deste

O corpo é o principal instrumento de trabalho de Rui Moreira. \ \ Rui Moreira's body is his main work instrument.

For this left-handed painter, who draws with his right hand, the act of creation has nothing transcendent to it and it is like any other job that requires dedication and a great deal of discipline. He paints every day at the same time and follows a daily routine: «People think that an artist's life is nothing but *glamour*... mine, at least, isn't». He gets up and goes to bed early, and sticks to the same rhythm, from preparing his paints to the choice of music, everything is part of the creation: «What happens is the

result of a lot of work». And this process particularly involves his body and its sensations. As such he assumes that his body is his main work instrument, and not his brushes, because

«the rhythms of the body are what change the drawing and the perception», he explains.

Rui Moreira likes to experience things intensely and prioritises his intuition above his intellect: «I do everything intuitively and think about it only afterwards». Research work is done through travel and music, and only then through books. The first times he doesn't draw. He says that he cannot «start to draw without knowing, feeling and integrating». Only after «having access to the

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : February 2015

Exhibition/ Exposition : Solo show, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* - Mudam Luxembourg

pintor é uma sùmula que frutifica das suas experiências. Já foi ao deserto de Marrocos para lá de uma dezena de vezes, onde pintou de sol a sol para «ver o que sentia com aquela luz, aquele calor, e com aquela lonjura de vista, como o meu corpo reagia e se transformava no desenho», que, diz, é bem diferente e mais difícil do que estar a pintar no *atelier*. O pintor assume que gosta de vivenciar experiências físicas intensas, como desenhar na natureza, porque alteram a sua perceção e o próprio corpo. Já foi à Índia três vezes, e vai muito a Trás-os-Montes, onde guarda memórias infantis. Voltou lá há uns anos para fazer um trabalho sobre os *Caretos*, e chegou a encarnar a personagem para sentir na pele o êxtase desse ritual.

«Não posso estar consciente de que estou à procura porque senão não encontro nada. Tenho que me esquecer de mim, para encontrar... tal como no amor... quando andamos à procura nunca dá certo. O inusitado é quando tropeçamos em alguém na escada... e é esse o momento. O mesmo me acontece com o desenho e na vida». E Rui Moreira não separa o trabalho da vida. «As coisas misturam-se». É a vida que o inspira. Assim como Bosch, ou a visceralidade de Bacon, ou os vermelhos de Rothko. David Lynch, Tarkovski, Werner Herzog, António Reis, João César Monteiro são também referências. No trabalho do pintor misturam-se ainda imagens criadas através das bandas sonoras ou de outras músicas que ouve, desde a clássica ao *punk rock*.

essence, which is only through experiencing it», does he then go on to drawing. The work of this painter is a summary that bears the fruit of his experiences. He has already been to the desert in Morocco on more than a dozen occasions, where he has painted round the clock to «see what I would feel with that light, that heat, and with that distant view, how my body would react and would transform in the drawing», which, he says, is very different and more difficult than painting in his studio. The painter admits to enjoying having intense physical experiences, such as drawing in nature, because they change his perception and his very body. He has been to India three times and often goes to Trás-os-Montes, from where he has fond childhood memories. He returned there a few years ago to do a piece on the *Caretos* [masked carnival characters] and he ended up dressing up as one to truly feel the rapture of this ritual.

«I cannot be aware of what I'm looking for because otherwise I don't find anything. I have to forget myself, to find it... just like with love... when you look for it, it never works. It's at unusual moments that we bump into someone on the stairs... and this is the moment. The same happens to me with drawing and in life». And Rui Moreira does not separate work from life. «Things get mixed up». Life is what inspires him. Just as Bosch does, or the visceral nature of Bacon, or the reds of Rothko. David Lynch, Tarkovski, Werner Herzog, António Reis, João César Monteiro are also influences. The painter's work also sees



Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : February 2015

Exhibition/ Exposition : Solo show, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* - Mudam Luxembourg



MAN OF THE LOG, 2009 | GUACHE, CANETA DE GEL E LÁPIS DE COR SOBRE PAPEL | 232,5 x 160 CM | CORTESIA GALERIE JAEGER BUCHER / JEANNE-BUCHER, PARIS | COLLECTION MUDAM, LUXEMBOURG

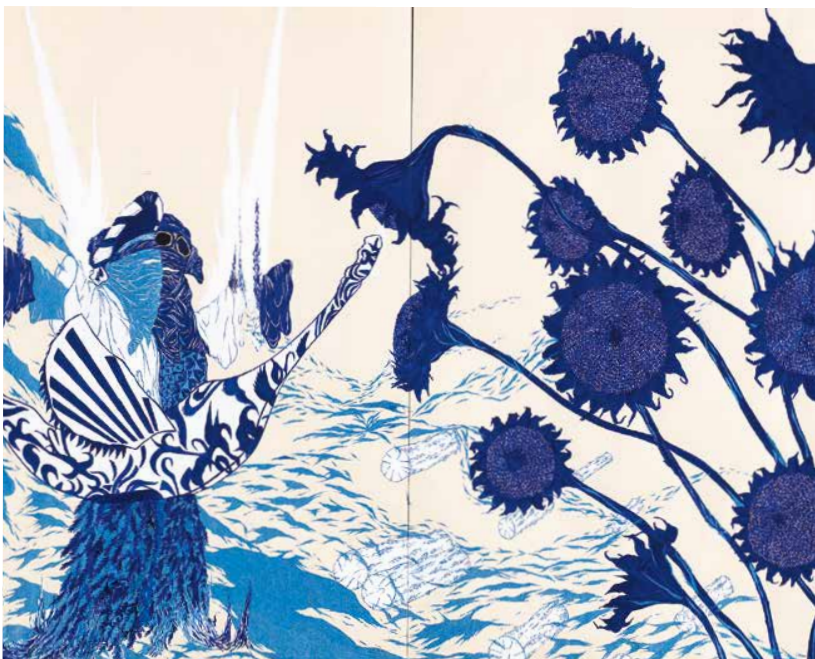


TELEPATH I, 2013 | GUACHE E CANETA DE GEL SOBRE PAPEL | 215 X 140 CM | CORTESIA GALERIE JAEGER BUCHER / JEANNE-BUCHER, PARIS

E Rui Moreira vai pintando obras em guaches vermelhos, azuis e pretos, paisagens de sonho que se materializam em telas de papel de algodão de grão fino. Porque, conta, «sonhar é agir para que se concretize na matéria. E eu não tenho qualquer interesse em só sonhar. É a concretização que me motiva». Assim É.

images created through soundtracks or other tracks he listens to, from classic works to punk rock.

And Rui Moreira paints works in red, blue and black gouaches, dream landscapes that are materialised on canvases of fine grain cotton paper. Because, he explains, «dreaming is acting so that it materialises into matter. And I don't have an interest in just dreaming. It's the materialisation that motivates me». That's how he is.



I AM A LOST GIANT IN A BURNT FOREST, 2010 | GUACHE E CANETA DE GEL SOBRE PAPEL | 250 X 318 CM | CORTESIA GALERIE JAEGER BUCHER / JEANNE-BUCHER, PARIS



LE CURIEUX DES ARTS

Print media

Country/ Pays : France

Date : December 24, 2014

Exhibition/ Exposition : Solo show, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* - Mudam Luxembourg

Journalist : Gilles Kraemer

Changer le monde avec Sylvie Blocher ou voyager avec Rui Moreira. MUDAM de Luxembourg

Publié par Gilles Kraemer sur 23 Décembre 2014, 22:55pm

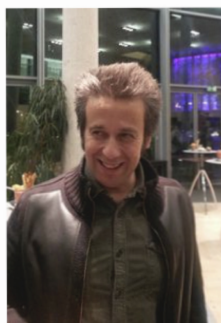
Catégories : #Expositions à l'étranger



Exposition Sylvie Blocher *S'inventer autrement*. Tournage de *Dreams Have a Language*, musée d'art moderne de Luxembourg © photographie Le curieux des arts Gilles Kraemer, novembre 2014

Deux voyages au Mudam, le musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean, l'un dans les ressentis, les rêves, l'histoire selon Sylvie Blocher avec son exposition monographique *S'inventer autrement*, l'autre dans la cartographie du monde, les territoires parcourus et les souvenirs de Rui Moreira de *I am a Lost Giant in a Burnt Forest*. Deux explorations dans et autour de soi, du réel et de l'impalpable, deux voyages dissemblables et complémentaires dans le musée d'Art Moderne de la ville de Luxembourg, construit par leoh Ming Pei, épousant les contours des anciennes fortifications du fort Thüngen. À l'intérieur, le Grand hall, au magnifique éclairage zénithal, espace dans lequel Sylvie Blocher avait installé son studio de tournage durant le mois de novembre 2014, permettant de filmer en direct *Dreams Have a Language*, la création d'une œuvre participative. Work in progress.

Rui Moreira © photographie Le curieux des arts Gilles Kraemer, novembre 2014



Rui Moreira (né à Porto en 1971 et vivant à Lisbonne) nous propose un travail de peintre et de dessinateur, un travail entre différents axes, sur différentes routes. Sont-ce ses origines lusitaniennes, celles d'un peuple ouvert sur l'horizon, sur la mer, sur un autre monde, sur la rêverie d'un ailleurs qui inspirent son travail ? Ou l'histoire de ces découvreurs portugais partis vers des terres au-delà des zones connues européennes, cette *terra incognita* ouverte aux rêveries et utopies, de ces navigateurs imaginant des sirènes et des monstres marins prêts à engloutir leurs navires, de ces marchands idéalisant des villes pavées d'or, de ces explorateurs pensant rencontrer des territoires habités de licornes et de géants.



Rui Moreira, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest*, 2010. Gouache et stylo gel sur papier, 250 x 318 cm. © photographie Le curieux des arts Gilles Kraemer, novembre 2014

Rui Moreira nous ouvre ses différents mondes. Il cartographie l'univers dans des diagrammes sur la cosmogonie – *The Machine of Entangling Landscapes* – évocateurs d'une ronde de planètes minutieusement présentées comme des dentelles dans un monde de l'infini. Il parcourt la vastitude dans une démarche polysémique – *The Holy Family* – par un questionnement de l'être puis plonge vers les abysses dont il nous ramène d'étranges filaments de dentelles d'algues – *Big Black I* -. L'œuvre se construit de mystérieuses figures *Telepath* – sont-elles mythologiques ? -, sans visage, entourées ou portant des poissons, ces poissons qui symbolisent pour lui la survie de la terre et « la responsabilité de l'humain face aux générations futures » comme le souligne Jeanette Zwingerberger dans le texte *Ancre cosmique* consacré à ce navigateur des espaces. Retour vers une réalité dans l'étude d'ombres portées, réminiscences de ses séjours dans le désert du Sahara – *L'Air du matin I ou II* – ou vers le carnaval du Nord-Est de son pays avec la fête, trois fois millénaire des *Caretos* ou porteurs de masques, liée au rite de la fertilité avec *Man of the log* ou *I am a Lost Giant in a Burnt Forest*.



Exposition *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* de Rui Moreira, musée d'Art Moderne de Luxembourg © photographies Le curieux des arts Gilles Kraemer, novembre 2014

Bravo au Mudam de mettre en exergue et de défendre la scène portugaise souffrant drastiquement. Faudrait-il rappeler qu'à la 55e biennale de l'art de Venise en 2013, le pavillon de ce pays fut le bateau de la magicienne Joana Vasconcelos *Trafaria praia*, amarré aux Giardini et transformé en une grotte bleutée ; que sa participation à la 14e biennale de l'architecture 2014 - un excellent cru, l'évidence même de ce qu'est l'architecture – fut un minuscule pavillon peint de jaune à l'Arsenale, commissariat de Pedro Campos Costa, se limitant à la distribution d'un journal : *Homeland. News from Portugal*. Rien d'autre.

Pour Clément Minighetti, commissaire de l'exposition, chaque œuvre de Rui Moreira est « le fruit d'une expérience paroxysmique, sentir son corps, en éprouver les limites pour atteindre un état fusionnel avec ce qui l'entoure ». Un ressenti du puissant travail de Rui Moreira et transition toute trouvée pour aborder le travail de vidéaste de Sylvie Blocher (née en 1953) avec son projet commencé à Luxembourg en novembre 2014 avec la réalisation de *Dreams Have a Language*, œuvre qui est point de départ d'un film mêlant écritures documentaire et fictionnelle, coréalisé par Sylvie Blocher et Donato Rotunno. Sa sortie est prévue au printemps 2015.



Exposition *S'inventer autrement* de Sylvie Blocher. Tournage de *Dreams Have a Language*, musée d'art moderne de Luxembourg © photographies Le curieux des arts Gilles Kraemer, novembre 2014



LE CURIEUX DES ARTS

Print media

Country/ Pays : France

Date : December 24, 2014

Exhibition/ Exposition : Solo show, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* - Mudam Luxembourg

Journalist : Gilles Kraemer

« Les personnes détachées du sol sentent leur poids. Enfermées dans un carcan de sécurité que va-t-il se passer ? Quelque chose de l'ordre du plaisir ? De l'émotion ? Ce qui rentre tout à fait dans la question des affects, quelque chose que mon pays n'aime pas ». Assez déconcertant de présenter ainsi *Dreams Have a Language* dans cette vaste exposition luxembourgeoise – présentant des vidéos et la série de dessins sur les unes du journal *Libération* – réalisée en collaboration avec le centre régional d'art contemporain Languedoc-Roussillon à Sète et bénéficiant du soutien de l'Institut français du Luxembourg ! *Dreams Have a Language* à la fois conversation, œuvre participative et film interroge le musée, posant « la question de l'institution et de son rapport au public » puisqu'il s'y déroule et s'y tourne, avec des gens rencontrés uniquement par petites annonces – journaux, réseaux sociaux et un site Internet dédié – auxquels elle demanda de venir au Mudam en pensant à une idée pour changer le monde. Le dispositif mis en place lui permit de les rencontrer et de s'entretenir avec eux sur ce thème imposé. Avec la difficulté qu'ils venaient parfois avec de nombreuses idées, quelque chose jugée « insupportable » car il n'en fallait qu'une seule, qu'elle fut artistique, économique, politique, écologique....

Cet échange enregistré aboutissait à un lâcher-prise au sens physique puisqu'après s'être exprimés, ils décollaient littéralement du sol en étant suspendus par un harnais de sécurité dans le Grand hall. Moment intense, filmé et projeté sur quatre écrans dans la première salle de l'exposition. Comment ces acteurs involontaires allaient-ils se comporter et réagir, ainsi suspendus, puisqu'aucune indication ne leur était donnée ? D'où ces prises de vues où se perçoivent terreurs, violences, pleurs ou apaisements, le panel des sentiments, des ressentis. Certains lui dirent même « avoir touché les nuages » dans la perte de tout contrôle et tout repère, dans cette séparation du sol quelques instants, de quelques centimètres ou plusieurs mètres, sans qu'ils ne prononcent mot.



Exposition *S'inventer autrement* de Sylvie Blocher, musée d'Art Moderne de Luxembourg © photographies Le curieux des arts Gilles Kraemer, novembre 2014

Se défendant de n'être pas psychanalyste, « non je ne m'intéresse pas à la vie des gens », Sylvie Blocher présente ainsi ses vidéos. Mais, comment n'être pas interpellé par *Living pictures / Les témoins*, avec ces enfants filmés dans une favéla de Rio alors qu'elle était invitée dans cette ville dans le cadre de l'année de la France au Brésil. Film dérangeant pour que la mairie de Rio décida de ne pas le présenter car « ces adolescents arboraient une fierté. Et que dans le domaine de l'art on aime que les modèles soient soumis, malheureux ».

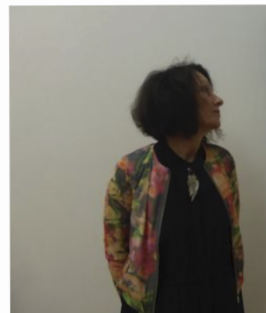
Autre vidéo prégnante et dérangeante : celle de *Alamo* ou comment le même événement : le siège de Fort Alamo en 1836, bataille suite à laquelle le Texas rejoignit les États-Unis d'Amérique, s'évoque différemment selon que l'on soit américain, latino, noir ou indien, vainqueur, laissés-pour-compte ou vaincu. Quatre versions soulignant les interprétations et interrogations de l'écriture de l'histoire, les ressentis.

Reprenant la vidéo de Bruce Nauman réalisée en 1967 dans laquelle l'artiste américain se recouvrait le corps de quatre couleurs, Sylvie Blocher réinterprète avec les deux vidéos projetées côté à côté *Change the Scenario* cette performance en demandant à Shaun Ross, un mannequin afro-américain, albinos, de se recouvrir le visage puis le corps de peinture blanche dans l'une, de se recouvrir le corps puis le visage de peinture noire dans l'autre. Troublant dialogue muet de l'identité raciale.

Troublant et dérangeant comme l'est l'œuvre de Sylvie Blocher, explorant l'identité, l'expression individuelle ou collective.

Gilles Kraemer

Sylvie Blocher © photographie Le curieux des arts Gilles Kraemer, novembre 2014



Rui Moreira. *I am a Lost Giant in a Burnt Forest*

08 novembre 2014-8 février 2015

Catalogue, 63 pages, octobre 2014. Éditions Galerie Jaeger Bucher - Paris

Sylvie Blocher. *S'inventer autrement*

08 novembre 2014 – 25 mai 015

Ouvrage, *Le double touché-e*. Entretien avec Sylvie Blocher, 264 pages, 4e trimestre 2014.

Textes français et anglais. Éditions Archibooks.

Les 7 et 8 février 2015, carte blanche à Sylvie Blocher. Programme détaillé sur le site Internet www.mudam.lu.

Dreams Have a Language, film de Sylvie Blocher et du réalisateur Donato Rotunno ; sa sortie est prévue au printemps 2015

Mudam / Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean

3, park Drai' Echelen – L-1499 Luxembourg

Mercredi-vendredi 11h-20h / samedi-lundi 11h-18h. Jours fériés 11h-18h.

Internet www.mudam.lu

La galerie luxembourgeoise Nosbaum Reding consacre du 8 novembre 2014 au 10 janvier

2015, une exposition personnelle à Sylvie Blocher : *Behind the invisible*.

Internet www.nosbaumreding.lu

Prochaine exposition au Mudam, du 7 mars au 31 mai 2015, *David Altmejd. FLUX*, en collaboration avec le musée d'art moderne de la ville de Paris et le musée des beaux-arts de Montréal. Des œuvres de David Altmejd sont présentées dans le Grand hall depuis le 15 décembre 2014.

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : December 30, 2014

Exhibition/ Exposition : Solo show, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* - Mudam Luxembourg

Rui Moreira expose sa vision de l'art

Publié le mardi 30 décembre 2014 à 10:05



D'un côté il y a l'art, de l'autre il y a la vision qu'on en a. Pour Rui Moreira, cette vision est une force motrice. Ses oeuvres, faussement ornementales, tentent de rendre visible l'invisible.

L'artiste portugais puise l'inspiration lors de ses voyages. Il étudie les cultures des différents pays traversés de manière intensive et se penche sur leurs racines spirituelles. Ses ressentis sont l'essence des 22 oeuvres exposées au Mudam jusqu'au 8 février.

Ouverture du mercredi au vendredi de 11 à 20 heures et du samedi au lundi de 11 à 18 heures. Entrée: 5 et 3 euros.

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : December 12, 2014

Exhibition/ Exposition : Solo show, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* - Mudam Luxembourg

La peinture comme transcendance de soi-même

Florence Thurmes

I Am a Lost Giant in a Burnt Forest – le titre de l'exposition de Rui Moreira au Mudam est programme. Il annonce un œuvre poétique qui ne se veut pas seulement visuel ou conceptuel, mais qui décrit toute une histoire. Puisant dans l'expérience de ses contacts avec différentes cultures, l'artiste portugais exécute ses tableaux au cours d'un acte très intensif : il accumule de façon méticuleuse et répétitive une multitude de symboles et de lignes qui forment de grands paysages imaginaires ou des compositions géométriques ou organiques sur papier. Pour l'exposition au Mudam, Rui Moreira et Clément Minighetti, le commissaire de l'exposition, ont réuni des dessins à stylo et des peintures à la gouache datant de 2007 à aujourd'hui.

Au cours de longs voyages dans des pays aussi éloignés que le Brésil, l'Inde et le Maroc et de séjours dans la région de Trás-os-Montes au nord du Portugal, où il a grandi, Rui Moreira se laisse imprégner par les cultures régionales, comme l'art islamique, la danse du Kathakali, les bains dans le Gange ou le festival du Podence Caretos. C'est notamment ce dernier (une tradition païenne en hommage à Bacchus), qui influence l'artiste dans sa démarche. Moreira a participé lui-même pour la première fois en 2007. Pendant trois jours, des hommes portent d'énormes costumes de laine avec des clochettes accrochées à la ceinture, courent dans les rues, dansent et boivent du vin pour finalement tomber dans un état de transe. Les conditions climatiques

parfois rudes, comme celles au Sahara, dans les montagnes indiennes ou l'Amazonie, sont d'autres éléments importants qui ont marqué l'artiste.

Toutes ces expériences physiques et mentales sont traduites lors de l'acte de peindre, qui devient dès lors un travail physique intense, presque rituel. L'artiste a parfois besoin de cinq mois pour accomplir un seul tableau. La répétition inlassable des symboles, le dessin des lignes ou l'application des couleurs mènent parfois à l'épuisement physique, tel qu'il a pu le vivre au Sahara ou lors du festival du Podence Caretos. L'accumulation des signes et des traits tout comme le recours à des couleurs intenses, comme le rouge profond, le bleu azur et le jaune clair, confèrent aux

Même en faisant abstraction de tout contexte et de toute interprétation, les œuvres de Rui Moreira sont un pur plaisir visuel

vient ainsi le symbole de l'inventivité, l'océan dans lequel il évolue représente quant à lui un vaste répertoire d'idées qu'il faut avoir l'adresse ou la chance de pêcher. Contrairement aux poissons, les grandes figures n'ont pas de visage, ni de mains. Dépourvues d'une identité définie, elles fusionnent avec le paysage qui les entoure et symbolisent des énergies ou des forces de la nature.

La peinture *I'm a Lost Giant in a Burnt Forest* (2010) est aussi chargée d'histoires et de références. Si le côté droit du tableau est occupé par des tournesols bleus, celui de gauche est réservé à une sorte de géant à deux masques. Un paysage montagneux se dresse à l'arrière-plan. Le titre du tableau est issu d'un livre de Roberto Bolano, que l'artiste prétend avoir lu le jour après qu'il a vu une forêt en flammes. La composition du tableau quant à elle s'inspire du film *Fitzcarraldo* de Werner Herzog. Moreira a été attiré autant par l'histoire quasi utopique d'un homme qui veut construire un opéra en pleine forêt amazonienne que par la ténacité du régisseur qui fait passer un bateau réel à travers la forêt afin de reconstituer l'histoire de façon la plus véridique possible. Une fois que le bateau a passé la montagne et que le protagoniste a atteint son but, il abandonne l'idée de la construction d'un opéra. Le géant à deux visages dans le tableau de Moreira renvoie au moment de la création : « Le moment de la création est le moment où on se surpasse soi-même. L'autre côté qu'on porte en soi-même dit de retourner. La création ouvre à des nouveaux territoires. On le fait ou on le fait pas ». Rui Moreira touche là à une question qui ne se pose pas seulement quant à l'acte créateur, mais qui est valable pour toutes les facettes de la vie.

Même en faisant abstraction de tout contexte et de toute interprétation, les œuvres de Rui Moreira sont un pur plaisir visuel. Elles séduisent particulièrement par leur structure et leur arrangement complexes et détaillés. Instinctivement, on peut ressentir le travail long et complexe qui est à leur origine. Les expériences et les histoires que l'artiste projette dans ses œuvres permettent de les décrypter davantage et leur procurent une profondeur supplémentaire. Tout comme l'exposition de Sylvie Blocher (montrée en parallèle au Mudam, voir *d'Land* 49/14), les œuvres de Rui Moreira témoignent du fait que l'individu ne peut être réduit de son entourage. Si Blocher met l'accent sur les autres êtres humains, Rui Moreira accorde autant de valeur à la nature et à son énergie vitale.

L'exposition *Rui Moreira. I Am a Lost Giant in a Burnt Forest* est à voir jusqu'au 8 février 2015 au Mudam, ouvert du mercredi au vendredi de 11 à 20 heures et du samedi au lundi de 11 à 18 heures; pour plus d'informations : mudam.lu.



Telepathy I, 2013 : gouache et stylo gel sur papier

tableaux une présence physique tangible. La frontière entre le spectateur et l'œuvre s'esquisse, les paysages intérieurs invitant l'observateur à s'y perdre.

Si l'acte créateur paraît impulsif, il existe dans les œuvres de Moreira aussi quelque chose de réfléchi. En complément à ses propres expériences, il se sert d'un impressionnant réservoir de références littéraires, filmographiques et culturelles. La série *The Holy Family I à III* (2014) consiste en trois cercles, remplis de dessins ornementaux, flottant sur un fonds noir et renvoie directement à la religion. La distance entre les cercles et leur position dans l'espace pictural symbolisent le rapport de l'individu à la famille et à son entourage.

Le titre de la série *The Machine of Entangling Landscapes* s'inspire d'un poème éponyme d'Herberto Helder. À l'aide de croix et de lignes fluides, Moreira crée des compositions en forme de cercle. La symétrie des compositions ainsi que l'aspect quasi ornemental proviennent de son intérêt pour la culture islamique. La croix représente pour l'artiste le côté masculin, le demi-cercle au contraire reflète le cosmos féminin.

D'autres tableaux dans l'exposition sont davantage figuratifs, comme la série *Telepathy* (2013 et 2014). Des figures dressées à la manière d'un samouraï sont mises en scène dans des paysages montagneux ou aquatiques. Les scènes sont complétées par des poissons, dont les couleurs lumineuses rappellent les poissons bioluminescents vivant dans les profondeurs des océans. En expliquant son recours à cet animal, Rui Moreira évoque la métaphore que David Lynch a utilisée en se référant à l'océan : « To have an idea is like catching a fish ». Le poisson de-

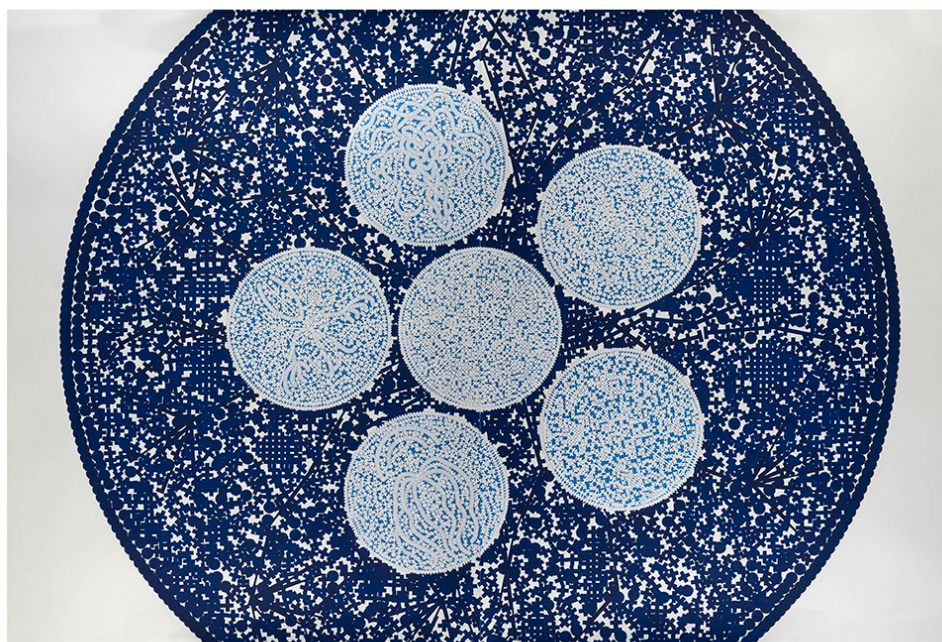
Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : December 12, 2014

Exhibition/ Exposition : Solo show, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* - Mudam Luxembourg

'Rui Moreira: I am a Lost Giant in a Burnt Forest' on view at Mudam Luxembourg



Rui Moreira, *The Machine of Entangling Landscapes VI*, 2011. Gouache and gel pen on paper, 160 x 238 cm. Courtesy the artist and Galerie Jaeger Bucher, Paris© Rui Moreira. Photo: Laura Castro Caldas.

LUXEMBOURG.- The pictures by the Portuguese artist Rui Moreira reflect a very personal universe. The drawings, in a large or very large format, often take several months to be realised with their meticulous and precise details, in an almost meditative state. Whether the content is figurative or abstract, they always express the inner experiences that the artist has had on his travels, through close contact with new and far away cultures and religions, and sometimes with a resonance connected to literature, music and cinema.

For Moreira, drawing is a holistic and physically intensive experience in which it is necessary for him to involve both body and soul. Furthermore, his travels are not just a source of inspiration. Their external circumstances also produce a specific, individual mood that finds an echo in his works. For example, the days of almost uninterrupted and lonely work in extreme temperatures, during a sojourn, at the barren edge of the desert in the south of Morocco has had just as much impact on him as his trip to India; which took him not only to Buddhist and Hindu holy sites, but also gave him the opportunity to engage with the art of Tibetan mandalas in a monastery in Dharamsala. Moreover, a stay in the mountainous landscapes of Portugal's north-east, which took him back to the places of his childhood, brought him into contact with the local carnival and the "Caretos", the mask-wearers whose activities derive from a three-thousand-year-old fertility cult. The experiences gleaned from his own participation in this cult directly influenced his drawings, according to Moreira, "I see field work as an important aspect of my activities. The intensive inner experience gives the drawing a greater depth. I like to draw from the inside out."

Generally, the artist pays special attention to the titles of his work. They are chosen with special care and they add further layers of depth to the abundance of formal associations and thematic references. Additionally, the figures, evoking both the Tuaregs and the "Caretos", give the drawings a narrative, even mythical content. The titles, without being illustrative, refer either to literary sources (*I'm a Lost Giant in a Burnt Forest*, which is a quote from the novel 2666 by the Chilean author Robert Bolaño and refers as well to a particular moment of the artist's life...), or to

cinema (the mentioned work has also been mainly inspired by Werner Herzog's film *Fitzcarraldo*, as well as e.g. David Lynch's series *Twin Peaks* had an impact on the drawing *The Man of the Log*). Current political topics are also represented, such as the 2007 Portuguese referendum on abortion, in his artwork *Our Lady of Abortion*.

Les Loisirs

GASTRONOMIE
LES COULISSES
DES CUISINES

Lire en page 33



Photo: ap



Photo: © Rui Moreira - Laura Castro Caldas

Les dessins de l'artiste Rui Moreira sont le fruit de voyages et d'expériences physiques comme psychiques. D'imposants «paysages mentaux» à découvrir au Mudam.
Lire en page 31

AC/DC : rock ou crève!

MUSIQUE Le groupe légendaire de hard rock n'a pas le blues... malgré les coups durs.

AC/DC reste AC/DC. Un des membres fondateurs du célèbre groupe de hard rock, malade, s'est retiré, et son batteur est actuellement poursuivi par la justice néo-zélandaise. Mais les autres sont en forme et font parfaitement tourner la machine dans le nouveau *Rock or Bust*, paru hier. Voilà 40 ans désormais qu'Angus Young, déguisé en écolier, tire de sa Gibson SG toujours les mêmes riffs, ou presque. Cela fait quasi aussi longtemps que le chanteur Brian Johnson, au micro depuis 1980, martyrise ses cordes vocales sous sa casquette.

Mais la recette fonctionne toujours auprès des armées de fidèles que compte le groupe, auteur de classiques comme *Highway to Hell*, *Let There Be Rock* ou *Back in Black*. Le dernier album, *Black Ice*, avait été numéro un des ventes dans 31 pays à sa sortie, en 2008, et s'est écoulé à «plus de 8 millions d'exemplaires dans le monde», selon Sony Music. Pour la présentation du disque, en l'absence du groupe, ils étaient encore près de 2000 à avoir pris d'assaut dimanche la bourgade australienne de The Rock pour écouter les nouveaux titres.

Rock or Bust, sorti hier en Europe, semble taillé pour entretenir la flamme avec onze chansons de veine blues-rock absolument sans surprise mais toujours diablement efficaces, à l'image du single *Play Ball*, paru il y a déjà quelques semaines, ou du sautillant *Miss Adventure*. Le groupe, qui a vendu plus de 200 millions de disques depuis ses débuts en 1973, maintient le cap en dépit du retrait de Malcolm Young, 61 ans, qui l'avait fondé avec son frère Angus. Souffrant de démence et hospitalisé à Sydney, le guitariste rythmique est remplacé par son neveu Stevie sur le disque, comme lors de la prochaine tournée.

➤ **«Le tout pour le tout»**

«AC/DC, c'est son bébé», rappelait Angus Young au sujet de son frère, à l'occasion d'un passage à Paris début novembre. Malcolm a largement participé à l'élaboration du disque car «beaucoup de chansons viennent d'idées que nous avons eues au cours des années», précise Angus. «Nous avons l'habitude de reprendre des riffs que nous

avons trouvés mais pas encore utilisés, on a toujours fonctionné comme ça». «Cela a été un peu différent sans lui, mais Stevie joue dans le même style. Stevie a déjà joué avec nous en 1988, il était arrivé en cours de tournée» pour suppléer Malcolm qui tentait alors de combattre une dépendance à l'alcool, rappelle Angus Young, 59 ans, dernier membre fondateur encore à bord du paquebot AC/DC.

Le groupe essuie depuis début novembre une nouvelle tempête avec l'arrestation en Nouvelle-Zélande du batteur Phil Rudd, 60 ans, que la police soupçonnait d'avoir tenté d'embaucher un tueur à gages pour commettre deux assassinats. Ces poursuites ont été abandonnées mais il reste inquiété pour possession de drogue et menaces de mort. Une comparution devant la justice est prévue jeudi.

Le groupe a néanmoins laissé entendre la

semaine dernière qu'il partirait bien en tournée l'an prochain, avec ou sans son batteur, lequel avait rejoint le groupe en 1975 avant d'en partir en 1983 après une brouille avec Malcolm Young, puis de le retrouver en 1994. AC/DC a toujours su surmonter les coups durs, comme le décès de son chanteur Bon Scott en 1980, quand un groupe comme Led Zepplin, lui, n'a jamais repris du service après la mort de son batteur, John Bonham, également en 1980.

Une philosophie qu'illustre le titre de ce nouveau disque, *Rock or Bust*, qui pourrait se traduire par «le rock ou la mort». «Ça veut juste dire: "agis ou meurs, joue le tout pour le tout", ce qui a probablement toujours été l'approche d'AC/DC», explique Angus Young, pour qui il n'est pas question d'envisager la retraite: «Tant qu'on aime ça!».

Rock or Bust, d'AC/DC

Dix siècles de BD en 200 pages



De la Tapisserie de Bayeux (XI^e siècle) au dernier album de Riad Sattouf, l'auteur Hervé Bourhis et Terreur Graphique racontent toute l'histoire du 9^e Art dans *Le Petit Livre de la Bande dessinée*. Drôle et informatif!
Lire en page 30

Danser en silence et en hauteur



Faire la fête au sommet d'un gratte-ciel londonien constitue déjà une sortie pour le moins originale. Certains y ont ajouté une dose de Silent Disco, ou comment danser en silence, casque audio sur les oreilles.
Lire en page 36

La surprise de Robbie Williams

Vendredi, le chanteur avait annoncé la réalisation d'un nouveau disque dans une vidéo loufoque postée via YouTube. Depuis hier, l'album *Under the Radar Volume 1* est disponible uniquement sur le site officiel du musicien britannique. «L'album est une collection d'inédits dans lesquels j'ai mis toute ma passion. J'en suis très fier et je ne voulais pas que mes morceaux restent dans mon ordinateur!», explique l'ex-membre du groupe Take That, qui pose nu, de dos, sur la pochette.

Picasso cartonne

Un mois après sa réouverture au public à l'issue de cinq ans de travaux, le musée Picasso accueille aujourd'hui son 100 000^e visiteur. Proposant une nouvelle présentation de sa collection – qui est la plus complète au monde du peintre espagnol (avec 297 peintures et 368 sculptures) – le musée Picasso a rouvert le 25 octobre. Deux journées gratuites, lors du lancement, ont connu un large succès. La collection provient de deux donations, celle des descendants de Picasso en 1979 et celle des héritiers de Jacqueline Picasso en 1990.
www.museepicassoparis.fr



Dessins de l'intérieur

EXPOSITION L'artiste portugais Rui Moreira se consacre exclusivement au dessin, grâce auquel il traduit, d'un trait sensible, des expériences physiques et psychiques réalisées aux quatre coins du monde.

L'exposition «*I Am a Lost Giant in a Burnt Forest*» réunit une vingtaine d'œuvres grand format, fourmillant de détails, témoin d'un travail quasi méditatif et mnémotique s'écoulant sur plusieurs mois.

De notre journaliste
Grégory Cimatti

Avec Rui Moreira, l'art n'est que la résultante d'une expérience forte et intérieure. Une démarche qui ne saute pas aux yeux au vue de l'exposition «*I Am a Lost Giant in a Burnt Forest*», qui dévoile une série de dessins réalisés depuis 2007 – figuratifs et abstraits – aux détails nombreux, aux couleurs abondantes, aux traits d'une finesse et d'une richesse incroyables. Pourtant, son approche révèle une pratique rare, spirituelle et physique. Cet artiste portugais – que l'on avait déjà vu au Mudam à l'occa-

sion d'une réunion collective («Portugal Agora») ne voit son travail qu'à travers un engagement total et intense dans lequel il est incontournable de s'impliquer corps et âme.

Ainsi, au cours de ses explorations – qui l'ont amené jusqu'au Maroc, en Inde et dans la région montagneuse du Nord-Est portugais –, Rui Moreira cherche à ressentir les changements physiques et psychologiques inhérents aux territoires qu'il visite : la chaleur écrasante du désert, la lumière crue du soleil, les températures glacées dans les montagnes à la source du Gange, l'humidité extrême de la jungle amazonienne, la solitude et le silence quasi absolus...

Une «mise en situation» qui s'enrichit d'un travail d'observation et d'investigation, de rencontres faites sur place ou des endroits visités, comme des lieux saints bouddhistes et hindous. Quand il se plonge dans

l'art des mandalas tibétains, ça ne peut être qu'au cœur d'un monastère à Dharamsala. Pareil quand il retourne sur la terre de ses origines pour mieux redécouvrir le carnaval local et les «Caretos», les porteurs de masques dont la tradition remonte à plus de 3 000 ans. «Je considère le travail sur le terrain comme un aspect essentiel de ma pratique. L'intensité de l'expérience donne plus de profondeur au dessin. J'aime dessiner de l'intérieur», explique-t-il.

➤ «Mon corps est un capteur»

Ses expériences réalisées aux quatre coins du monde, l'artiste va les laisser mûrir, afin qu'elles prennent forme, trouvent leur justesse. «Mon corps est un capteur», lâche-t-il. Une éponge même, sachant

qu'après sa généreuse ouverture au monde, faite de découvertes culturelles et d'épreuves corporelles, la suite se déroule dans l'espace restreint de son atelier, où Rui Moreira recraché sur papier – de façon ininterrompue – tout ce qu'il a emmagasiné. Des «paysages intérieurs», donc, qui peuvent parfois mettre plus de six mois pour être finalisés. Une «mise en retrait» quasi méditative qui va aboutir à des œuvres minutieuses, grand format, réalisées avec une extrême patience dans un exercice mnémotique, et reposant sur une action rituelle du trait, répétée inlassablement.

Avec ces touaregs et ces chamans, ces poissons et ces arabesques, ces soleils aveuglants, ces divinités, ces paysages ou autres constructions géométriques, tous nés sous la gouache, on a l'impression qu'on a affaire à de la dentelle, tissée avec précau-

tion, méticulosité. D'imposants patchworks qui cultivent la science du détail et celle architecturale. Une combinaison entre l'infiniment grand et l'infiniment petit du plus bel effet.

À cela s'ajoutent de très nombreuses références en filigrane, à la fois cinématographiques (les films de Tarantino, Hitchcock, Herzog, Kubrick ou Lynch), musicales (Bach, Stockhausen et les musiques traditionnelles indiennes, japonaises, portugaises et arabes) et littéraires – «*I Am a Lost Giant in a Burnt Forest*» est une phrase extraite du roman *2666* de l'auteur chilien Roberto Bolaño en référence à un moment vécu par l'artiste. Autant de points de départ intellectuels permettant au public de parcourir les paysages mentaux de l'artiste.

Mudam - Luxembourg.
Jusqu'au 8 février 2015.



Photo : © Rui Moreira - Laura Castro Caldas

Avec Rui Moreira, c'est «le voyage qui montre la voie au dessin». Ici, *La Nuit (Les Télépathes)*, réalisé en 2011.

«Art & Me» (Mudam collection)

Dans l'idée de favoriser la pluralité des regards sur la création contemporaine, le Mudam remet constamment en jeu la présentation des œuvres de sa collection au travers de thématiques ou de concepts inédits. Une galerie du musée est ainsi dédiée à une exposition conçue par le service des Publics du Mudam, prenant comme point de départ le visiteur, grand ou petit, et son rapport aux œuvres. L'art? Moi? Voici deux concepts bien difficiles à saisir.

À défaut d'une définition pour l'un ou l'autre, peut-être que c'est justement dans le «&» qu'il y a des réponses à trouver. Quelle est notre relation à l'art? Pourquoi prenons-nous le temps de contempler une œuvre? Une réponse au pourquoi nous regardons de l'art, nous apporte-t-elle aussi une réponse sur les enjeux de l'art de notre temps, voire sur notre propre identité?

Un feu, des chaises, des livres dans une étagère, du papier peint, un portrait de maman et un tableau trop grand pour aller avec le canapé... Dans une scénographie qui se veut plus proche d'un chez soi que d'une galerie, les œuvres se fondent dans le décor. Pensée comme un parcours ludique à travers une sélection d'œuvres de la collection – où l'on trouve une vingtaine d'artistes, dont Martin Parr, Cindy Sherman ou encore Su-Mei Tse –, «Art & Me» met le spectateur et son rôle dans le musée à l'honneur et tente de briser quelques clichés sur l'art contemporain et ceux qui vont le voir.

L'exposition invite les visiteurs à se mettre à l'aise, à prendre le temps de lire, de chercher des réponses, de noter leurs réflexions et interrogations sur les marque-pages ou de contempler, tout simplement. Pour l'occasion, le Mudam Studio de Tobias Putrih est revu en grand et accueille public et œuvres pour un programme de rencontres et d'activités.

Mudam - Luxembourg. Jusqu'au 15 février 2015.

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : November, 2014

On the Addressee

Guest Edited by Pedro A.H. Paixão

	Osip Mandelstam	6-7	<i>On the Addressee (1913)</i>
		8-9	Guest editor's <i>Notes on the addressee</i>
		62-63	Notes on the authors
<i>Contributions in order of appearance</i>	Giorgio Agamben	10-11	<i>To Whom is Poetry Addressed?</i>
		24	<i>On The Book of Shares (1987)</i>
	Matilde Campilho	12-14	<i>We are wearing sneakers under the storm</i>
	Emanuele Coccia	16-17	<i>Speaking Breathing</i>
		25	<i>Guardians of an Unrecognizable (2006)</i>
	Alexandre Conefrey	14, 18-20, 23	
	Jorge Leandro Rosa	21-22	<i>Understanding the relationship with Judas</i>
	Jean-Luc Moulène & Yasmil Raymond	26-29	<i>[Jean-Luc Moulène insert]</i>
	Alexandre Nodari	30-31	<i>I, oblique pronoun</i>
	Toni Hildebrandt	34-35	<i>"Überbrücken"</i>
		35-37	<i>Postcards and Portuguese Windmills</i>
	Fabián Ludueña Romandini	39-41	<i>Post-locutionary Logos</i>
	Donna Ferrato & Isabella Rodriguez	42-45	<i>Traversing the dream world</i>
	Emanuela De Cecco	46-49	<i>Letter to Leonardo Delogu</i>
	Bernardo Simões Correia	51-52	<i>To someone</i>
	Alessandro Di Pietro	53-55	<i>REELING RASCO</i>
	Veronica Stigger	56-57	<i>Damascus' delirium</i>
	Jean-Luc Nancy	60-61	<i>Another Time (1990)</i>
	Joana Escoval	64-IBC	<i>[+ flexi-disc (first 500 copies)]</i>
<i>Additional iconography in order of appearance</i>	Nuri Paixão	IFC-1	
	Rui Moreira	2, 4, 16	
	Paulo Brighenti	15	
	Nan Goldin	15, 60	
	Bas Jan Ader	17, 24	
	André Vallias	30-31	
	Pierre Coquil	32-33	
	Berta Ehrlich	38, 41	
	António Poppe	50	
	Cindy Sherman	59	
	Bruce Nauman	59	

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : November 2014

Emanuele Coccia

Speaking Breathing

To Matteo in memoriam

1. Every dialogue is impossible. One never speaks to somebody, least of all to oneself. The word is not communication, it is breath. Pure rhythm: we try to blend with the air that surrounds us, and we distinguish ourselves from it, after having snatched its most valued secret. The word is not ostension, it is digestion: the movement through which we ask the world to keep us alive. There are no interlocutors, there is

no addressee. There is only an infinite luminous plasma that passes through us as we pass through it, and it is more ancient than the world and all of its things. There are no voices, there is no grammar. There is only an ocean of meaning whose waves will survive the end of everything.

2. A few years ago on a sedimentary rock on Ellesmere Island, a team of American paleontologists (including Edward B. Daeschler, Farish A. Jenkins, and Neil H. Shubin, among others), discovered the remains (datable as 380-375 million years ago) of a strange species of fish in the class of *Sarcopterygii*. The *Tiktaalik rosaeae* (its scientific appellation) is a hybrid between fish and amphibian, combining the anatomical features of both aquatic animals and tetrapods. This discovery seems to definitively prove the marine origins of

animal life on earth. All the superior living beings would thus seem to be the result of an adaptive process starting from a fluid environment. Since Miller Urey's well-known and controversial experiment in 1953, the idea that the primordial environment of every form of life is the sea – or, as we are used to saying, a primordial soup – has become established. The relationship between life and fluids is no longer mere biological evidence, i.e. pertaining to how life *tout court* has come into being, starting from non-living matter. Yet, it would be wrong to simply consider this relationship a phylogenetic hypothesis, i.e. pertaining only to the way in which *our* form of life generated itself, starting from the primordial ones. At heart, the link between life and fluid is something all individuals experience at the ontogenetic level: all humans start living in a fluid medium, and birth is just the passage



Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : November 2014

from amniotic fluid to a more rarefied fluid environment. Cosmologically, biologically, and ontogenetically, there is a necessary link between life and fluid medium. Life seems to be possible only in fluid environments: what changes is only the degree of density, the state of aggregation of one and the same fluid body – matter – which can take on different configurations.

3. This realization has two consequences. The first pertains to the nature of the world, i.e. of all things that surround the living. The matter which makes up the inhabited world is one, even though it is not homogeneous as to density and appearance: its nature is that of a fluid body, with varying degrees of penetrability. There is no *absolutely impenetrable* body: all bodies can be penetrated by forces, that is, other fluids. The other consequence, instead, refers to the fundamental posture that each of the living either takes, or is forced to take up, in the very act of living. What we call life, in fact, seems to be the combination of the forms produced by bodies defined by the possibility to exist only and exclusively in fluid media. A fish is not only one of the infinite forms of life of the planet, nor merely a stage of the phylogenetic process: it is the *Urtier*, the paradigmatic form of all animals and, at the same time, the prism through which any form of life becomes comprehensible. In the same way, the sea is not one of the environments of the planet: it is the form through which the world less opaquely reveals its nature. The being-in-the-world of each of the living is not but a variation of the experience of a fish. Living means being in the sea of the perceivable world. Literally: to be immersed. All the activities of the living are footprints and practices of earthly immersion.

4. If living is being immersed in the cosmic fluid, all oppositions between stasis and movement must be rejected as false: stasis is a movement that opposes a counter-current. If movement and stasis coincide, then contemplation and action also can no longer be distinguished. Contemplation always presupposes an arrest, and it is only by postulating a fixed and stable world opposed to a subject

who stopped, that one could speak of an object and thus of a definite thought, of a sure vision. For the living whose life coincides with being immersed in the cosmos, the world is not made of actual 'objects'. Everything is fluid, everything moves together, against or within the subject. Everything is a flux that comes close or drifts apart, accompanies or passes through the living. The universe of immersion is not defined by a multiplicity of things, but by an infinite field of depths and vectors. Thinking and acting, operating and breathing, moving, creating, feeling, will no longer be distinct activities. An immersed-living has a different relation to the world than that which a subject maintains with an object. As immersed-living, we are jellyfish in the immense sea of the perceivable. Between the rest and us, there is no material distinction.

5. The experience of the word, too – like any form of our being in the world – is a form of immersion. To speak – just like to live – means always and exclusively to find oneself in a liquid medium, to influence it, and to be influenced by the forces that pass through it. The fact that speaking is a form of breathing proves that the word is always a form of immersion. Breathing is the first and most fundamental rapport that each animal has with the most substantial fluid in the cosmos, the air. The word, language, is not something individual or psychological: it is the intelligible fluid in which we are immersed. We do not cease to take light from, and give light back to this fluid. Our mouths are our gills. To speak means to give light back to this infinite fluid, within which everything takes place and everything becomes comprehensible. To listen means to sip and digest the light of this plasma that is the remainder as well as the substance of all that took place and ever will in the story of all men.

6. The state of immersion offers to be known much more often than we imagine. Every time we speak, every time we read, every time we listen to music, we become fish in a perceptible ocean. In a state of immersion, the world permits itself to be known as

an infinite expanse of fluid matter crossed by resistance and permeability gradients, waves that are different by degrees of speed and slowness. In the immersed world, everything aspires to penetrate everything and be in turn penetrated. The movement through which everything permeates everything, and conversely everything can come out of itself and the body in which it stayed, is called word. Language (water, the light plasma which makes the ocean of the cosmos) is not the space *in front of* the subjects (the fish who live there), but it is the matter and the force that passes through them and permeates all the world. The action of a word is not about an exchange of information between two subjects, it is a sudden wave that passes through the light of the world and strives to touch all of its things.

7. In the immersed world, nobody addresses anybody. To speak is to breathe and breath is at the same time an individual and cosmic operation. We do not speak to the Other. We speak through the light of this plasma in which we are immersed, the same light that hits us when others speak or when we perceive the world with our senses. The same light that will stay when we no longer will.

[Translation by Claudia Chierichini]

Page 16
Rui Moreira
La Nuit (Les Télépathes), 2011
Gouache, gel pen and
coloured pencils on paper
141 x 184,5 cm
Courtesy of Galerie Jaeger Bucher, Paris

This page
Bas Jan Ader
In Search of the Miraculous, 1975
© Estate of Bas Jan Ader/
Mary Sue Ader-Andersen
Courtesy of Meliksetian | Briggs, Los Angeles



Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : November 8, 2014

Exhibition/ Exposition : Solo show, *I am a Lost Giant in a Burnt Forest* - Mudam Luxembourg

Mudam Luxembourg



Rui Moreira, *I'm a Lost Giant in a Burnt Forest*, 2010. Gouache and gel pen on paper, 250 x 318 cm. Courtesy the artist and Galerie Jaeger Bucher, Paris. © Rui Moreira. Photo: Miguel Angelo Guerreiro.

Rui Moreira
I am a Lost Giant in a Burnt Forest
8 November 2014–8 February 2015

Mudam Luxembourg
Musée d'Art Moderne Grand-Duc Jean
3, Park Dräi Eechelen
L-1499 Luxembourg-Kirchberg

T +352 45 37 85 1
F +352 45 37 85 400
info@mudam.lu

www.mudam.lu

Download the e-flux iPad App Share [f](#) [t](#)

Curator: Clément Minighetti

The pictures by the Portuguese artist Rui Moreira reflect a very personal universe. The drawings, in a large or very large format, often take several months to be realised with their meticulous and precise details, in an almost meditative state. Whether the content is figurative or abstract, they always express the inner experiences that the artist has had on his travels, through close contact with new and far away cultures and religions, and sometimes with a resonance connected to literature, music and cinema.

For Moreira, drawing is a holistic and physically intensive experience in which it is necessary for him to involve both body and soul. Furthermore, his travels are not just a source of inspiration. Their external circumstances also produce a specific, individual mood that finds an echo in his works. For example, the days of almost uninterrupted and lonely work in extreme temperatures, during a sojourn, at the barren edge of the desert in the south of Morocco has had just as much impact on him as his trip to India; which took him not only to Buddhist and Hindu holy sites, but also gave him the opportunity to engage with the art of Tibetan mandalas in a monastery in Dharamsala.

Moreover, a stay in the mountainous landscapes of Portugal's north-east, which took him back to the places of his childhood, brought him into contact with the local carnival and the "Caretos," the mask wearers whose activities derive from a 3,000-year-old fertility cult. The experiences gleaned from his own participation in this cult directly influenced his drawings, according to Moreira, "I see field work as an important aspect of my activities. The intensive inner experience gives the drawing a greater depth. I like to draw from the inside out."

The works by Moreira can be divided up, without any sharp distinction, into figurative, landscape and abstract motifs. Like the eponymous poem by the Portuguese author Herberto Helder, *A Máquina de Emendar Paisagens*, which inspired the artist's series of geometric and abstract configurations, his drawings are "machines of entangling landscapes."

Generally, the artist pays special attention to the titles of his work. They are chosen with special care and they add further layers of depth to the abundance of formal associations and thematic references. Additionally, the figures, evoking both the Tuaregs and the "Caretos," give the drawings a narrative, even mythical content. The titles, without being illustrative, refer either to literary sources (*I'm a Lost Giant in a Burnt Forest*, which is a quote from the novel *2666* by the Chilean author Robert Bolaño and refers as well to a particular moment of the artist's life...), or to cinema (the mentioned work has also been mainly inspired by Werner Herzog's film *Fitzcarraldo*, as well as e.g. David Lynch's series *Twin Peaks* had an impact on the drawing *The Man of the Log*). Current political topics are also represented, such as the 2007 Portuguese referendum on abortion, in his artwork *Our Lady of Abortion*.

Toute La Culture.

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : June 15, 2014

Exhibition/ Exposition : Solo show *La nuit* - Galerie Jaeger Bucher

RUI MOREIRA À LA GALERIE JAEGER BUCHER : LE VOYAGE MONTRE LA VOIE AU DESSIN

15 juin 2014 Par [Christophe Dard](#) | 0 commentaires

f J'aime

0

Tweeter

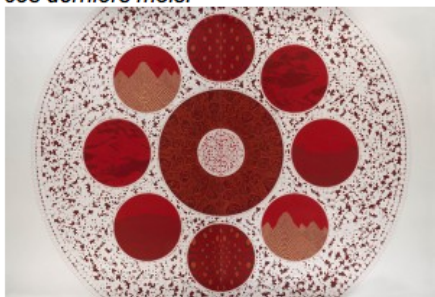
7

g+

1

TELECHARGER LE PDF

L'artiste portugais présente ses nouveaux dessins à la galerie parisienne jusqu'au 19 juillet, des œuvres qui s'inspirent de ses multiples voyages effectués ces derniers mois.



The Machine of Entangling Landscapes VII, 2011. Gouache sur papier, 160,5 x 240 cm.
© Rui Moreira. Courtesy Galerie Jaeger Bucher/Jeanne-Bucher, Paris. Photo : Laura Castro Caldas.

Rui Moreira est un habitué de la galerie Jaeger Bucher. **L'artiste portugais a eu pour la première fois les honneurs du site il y a 4 ans.** Cette année, il revient pour une nouvelle exposition, *La Nuit*, jusqu'au 19 juillet. C'est l'occasion de **découvrir ses dessins réalisés ces deux dernières années** dans une période intense marquée par la paternité (*La Nuit* est d'ailleurs dédiée à son fils Vicente) et la poursuite de ses voyages à travers le monde.

Le voyage est un métier



Telepath I, 2013. Gouache et stylo gel sur papier, 215 x 140 cm.
© Rui Moreira. Courtesy Galerie Jaeger Bucher/Jeanne-Bucher, Paris. Photo : Laura Castro Caldas.

Toute La Culture.

Print media/ Presse papier

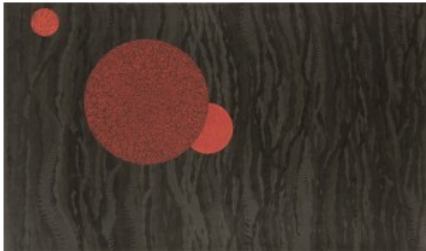
Country/ Pays : France

Date : June 15, 2014

Exhibition/ Exposition : Solo show *La nuit* - Galerie Jaeger Bucher

Au cours de ces derniers mois, **Rui Moreira a été en Inde, dans le désert du Sud marocain et bien sûr dans son Portugal natal.** Au cours de ses expéditions, seul dans ces contrées isolées où le silence est assourdissant, **l'artiste réfléchit attentivement au temps, aux éléments, au rapport de l'homme avec la nature, une quête personnelle de méditation presque spirituelle.** Pour lui, « *l'expérience intérieure intense donne plus de profondeur au dessin* ».

Les dessins évoquent cette nature en mouvement, la chaleur écrasante, la lumière, le froid, l'humidité, et se mélangent à des influences diverses. **Rui Moreira se réfère autant aux outils de navigation d'Internet (Google Earth) qu'à de nombreux emprunts culturels.** Les textes philosophiques, la poésie, les musiques classiques et traditionnelles et surtout le cinéma guident son travail, en particulier Andreï Tarkovski, Werner Herzog, Stanley Kubrick et Hans-Jürgen Syderberg. D'ailleurs, *La Nuit* tient son nom d'un film éponyme de ce dernier, un long-métrage de 6 heures sorti en 1985. Edith Clever en est l'actrice unique et y déclame des discours de grands auteurs européens. L'un de ces discours a particulièrement marqué Rui Moreira, celui du Grand Chef Indien Seattle. Alors que les terres de sa tribu vont être expropriées par les colons anglais, ce chef prévient l'homme blanc du risque pris s'il s'éloigne de sa terre, « *c'est finir de vivre et se mettre à survivre* ».



The Holy Family II, 2014. Stylo gel et gouache sur papier, 141 x 238 cm.

© Rui Moreira. Courtesy Galerie Jaeger Bucher/Jeanne-Bucher, Paris. Photo : Laura Castro Caldas.

Le retour à la Terre est donc inévitable pour se définir soi-même et comme dans ce conseil prémonitoire du chef Indien, Rui Moreira choisit cette voie pour ses dessins, **un chemin intérieur d'où émerge l'espoir, loin des agressions extérieures et contemporaines.**

De fait, les formes représentées ressemblent à des divinités chamaniques, des personnages imposants sans visage et aux formes comparables aux mangas japonais et à des œuvres surréalistes. Et lorsque certaines formes sont plus figuratives l'imagination est alors en action. Par exemple, dans *L'Air du Matin I*, on imagine un sous-marin prêt à surgir de l'eau. C'est aussi cela la magie du voyage, **recréer un univers réel pour laisser le champ libre à l'invention et ouvrir le champ de possibles.**

INFORMATIONS PRATIQUES :

Rui Moreira *La Nuit*

Jusqu'au samedi 19 juillet

Galerie Jaeger Bucher

5 et 7 rue de Saintonge 75003 Paris

Du mardi au samedi de 11h à 19h

01 42 72 60 42

www.galeriejaegerbucher.com

VISUEL EN UNE :

L'Air du Matin I (d'après Ligeti), 2012. Gouache sur papier, 120 x 160 cm © Rui Moreira. Courtesy Galerie Jaeger Bucher/Jeanne-Bucher, Paris. Photo : Laura Castro Caldas.

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : May 2014

Exhibition/ Exposition Solo show *La nuit* - Galerie Jaeger Bucher

Retour

<

>

La Nuit

Exposition

Dessin

Rui Moreira, *L'Air du Matin I (d'après Ligeti)*, 2012
Gouache et stylo gel sur papier — 120 × 160 cm
Courtesy of the artist & Galerie Jaeger Bucher, /Jeanne-Bucher,
Paris

Galerie Jaeger Bucher

Galerie

Détails

Plan

03 Le Marais

5 & 7, rue de Saintonge
75003 Paris
T. 01 42 72 60 42 — F. 01 42 72 60 49
www.galeriejaegerbucher.com

8

Saint-Sébastien – Froissart

Horaires

Du mardi au samedi de 11h à 19h

L'artiste

Plus sur l'artiste

Rui Moreira

Artiste portugais né en 1971 à Porto, Portugal. Vit et travaille à Lisbonne, Portugal.

Événements aux alentours

En voir plus

Jasmine Fruit

22 m Galerie Martine et Thibault de la Châtre

La Nuit

Encore environ un mois : 20 mai → 19 juillet 2014

La galerie Jaeger Bucher annonce la nouvelle exposition personnelle de Rui Moreira, intitulée *La Nuit*. Cette exposition, inscrite dans une trilogie d'expositions débutée en 2010 par *Inner Monsoon* à la galerie, sera l'occasion de présenter les dessins de l'artiste réalisés durant ces deux dernières années.

DESSINER DE L'INTÉRIEUR

Le travail de Rui Moreira est fondé sur ses voyages dont il choisit avec soin la destination. De l'Inde au désert du Sud marocain, en passant par différentes régions de son Portugal natal, il mène un travail intense d'observation et d'investigation. Ce travail de terrain est un aspect essentiel de son travail car pour lui « l'expérience intérieure intense donne plus de profondeur au dessin ». Au cours de ses explorations, l'artiste cherche à ressentir les changements physiques et psychologiques inhérents aux territoires qu'il visite — la chaleur écrasante du désert, la lumière crue du soleil, les températures glacées dans les montagnes à la source du Gange, l'humidité extrême de la jungle amazonienne, la solitude et le silence quasi absolus ... Dessinant alors de façon ininterrompue à ses retours de voyages, l'artiste s'efforce de vivre le cycle naturel de chaque espace, de l'aurore au coucher du soleil, afin d'en ressentir toutes les nuances. Ce ressenti intense du temps est au cœur de la structure des dessins de Rui Moreira qui deviennent alors de véritables paysages intérieurs, des états d'esprits saisis. Ses dessins se nourrissent d'influences diverses et multiples : des outils de navigation telles que les images de Google Earth ; des références cinématographiques à Tarkovski, Hitchcock, Herzog, Syberberg ou Kubrick ; ou musicales avec Bach et Stockhausen, voire des musiques traditionnelles tant indiennes, japonaises, portugaises qu'arabes ; ou encore des références artistiques marquant une fresque de Piero della Francesca ou un poème d'Herberto Helder.

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : May 2014

Exhibition/ Exposition : Solo show *La nuit* - Galerie Jaeger Bucher



Rui Moreira, *The Holy Family II*, 2014
Stylo gel et gouache sur papier — 141 × 259 cm
Courtesy of the artist & Galerie Jaeger Bucher / Jeanne-Bucher, Paris

De retour dans son studio, Rui Moreira s'efforce de recréer des conditions, sans cesse renouvelées, propices à la création, à l'image de ce qu'il a vécu lors de ses voyages. Changeant de lieu, de matériaux, modifiant la lumière, Rui Moreira reconstruit une atmosphère nomade, aussi bien physique que psychologique.

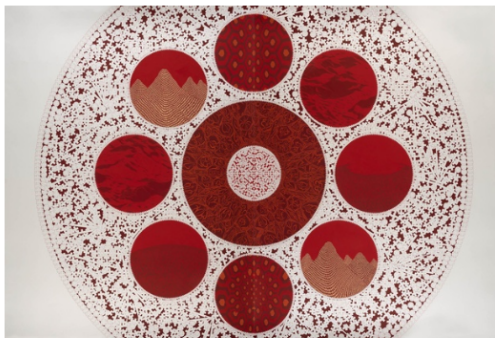
En effet, les œuvres naissent de la répétition d'une action simple : l'artiste remplit patiemment, longuement, inlassablement chaque contour jusqu'à l'épuisement du corps soumis à des conditions excessives d'immobilité et de gravité tel une intense méditation de mémoire*.

— Extrait du film de Hans-Jürgen Syberberg présentant le discours du Grand Chef Seattle sera projeté à la galerie tout au long de l'exposition.



Rui Moreira, *Big Black I*, 2013
Stylo indélébile et encre de Chine sur papier — 215 × 140 cm
Courtesy of the artist & Galerie Jaeger Bucher / Jeanne-Bucher, Paris

Le but est de perdre tout repère jusqu'à fonder une expérience visible plus profonde. De cette technique presque rituelle et chargée d'une très forte tension, jaillissent des dessins qui foisonnent de détails inspirés des voyages de l'artiste. Rui Moreira excelle dans la finesse et la richesse de son trait. Il mêle des motifs décoratifs, géométriques, abstraits à des figures évoquant des personnages mythiques ou des divinités. A l'image de ces divinités bienveillantes, les dessins de Rui Moreira sont habités par une nouvelle forme de vie et de beauté annonciatrice d'un nouvel état d'être à la Terre.



Rui Moreira, *The Machine of Entangling Landscapes VII*, 2011
Gouache sur papier — 160 × 239 cm
Courtesy of the artist & Galerie Jaeger Bucher / Jeanne-Bucher, Paris

AU CŒUR DE LA NUIT

La toute nouvelle série de dessins de Rui Moreira présentée dans l'exposition *La Nuit* est fortement inspirée du film éponyme de Hans-Jürgen Syberberg réalisé en 1985 qui a eu un effet profond sur l'artiste. Dans la tradition des nuits nocturnes, des hymnes à la nuit, des textes, figures et images de Platon, Novalis, Hölderlin, Nietzsche, Goethe, Wagner, Shakespeare, Beckett, Céline ou Chief Seattle, ce film est un monologue de 6 heures avec l'unique actrice Edith Clever qui, dans une salle totalement noire, récite des discours emblématiques universels de ces grands auteurs européens, à l'image d'une flamme scintillant dans la nuit. Le film est tel un poème, une ascèse totale où le jeu de lumière sur Edith Clever est éblouissant. Le discours énoncé dans le film par le Grand Chef Indien Seattle au moment de l'achat des terres de sa tribu par les colons anglais a particulièrement marqué Rui Moreira : dans son discours, ce grand chef indien annonce les jours sombres qui attendent l'homme blanc si celui-ci s'éloigne de la Terre : « c'est finir de vivre et se mettre à survivre ». Il relate à la fois les malheurs qui vont s'abattre sur les hommes et le remède à cette catastrophe annoncée : le retour à la Terre. Cette réduction extrême à l'essentiel du Noir et du Blanc qui contraste avec un monde publicitaire ultra coloré et scintillant, provoque en nous une méditation profonde, et nous amène progressivement vers l'ascèse d'un monde intérieur, au-delà des choses, où les formes s'épousent pour se compléter, sans limite définies, à l'image des dessins de Rui Moreira.

Ces nouveaux dessins font écho aux multiples crises que vit le monde contemporain. Loin de se résigner, l'artiste choisit de se renouveler de l'intérieur par cette méditation dessinée, couvrant l'intégralité de la feuille de papier ; émergeant d'une ascèse de travail jour et nuit inégalée, ces dessins incarnent un Espoir, tels des aurores semées au sein de notre Nuit. Telle une expérience chamanique, cette accumulation de formes et de détails au sein de l'œuvre, nous entraînent à faire corps avec celle-ci. Le trait devient infiniment minutieux tout autant que le détail au cœur du dessin et un simple changement d'orientation du trait offre une variation de lumière époustouflante produite par ces moirés infinis de couleurs.

Choices Paris — Collectors Week End

Événement 23 → 25 mai

La galerie Jaeger Bucher participe à la première édition de Choices, le gallery weekend parisien. À cette occasion, une œuvre de Rui Moreira sera présentée à l'Ecole Nationale des Beaux Arts dans une exposition dont le commissariat est assuré par Nicolas Bourriaud.

La Galerie sera exceptionnellement ouverte le dimanche 25 mai 2014.

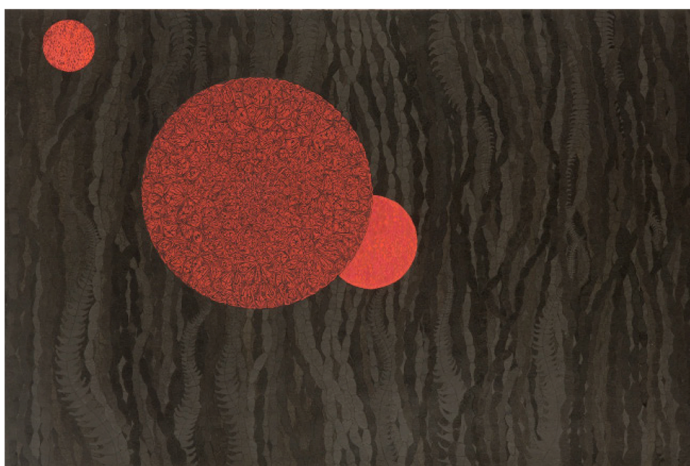
Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : May 2014

Exhibition/ Exposition : Solo show *La nuit* - Galerie Jaeger Bucher

Exhibition of works by Rui Moreira opens at Galerie Jaeger Bucher



The Holy Family II, 2014. Gouache and gel pen on paper, 141 x 238 cm © Rui Moreira. Courtesy Galerie Jaeger Bucher/Jeanne-Bucher, Paris. Photo : Laura Castro Caldas.

PARIS.- Galerie Jaeger Bucher announces a new exhibition of Rui Moreira from May 20 to July 19, 2014. The exhibition, entitled *La Nuit* (The Night), is part of a trilogy of exhibitions that began in 2010 with the artist's first solo show at the gallery entitled *Inner Monsoon*. It is the opportunity to present the artists' drawings created over the last two years.

Drawing From Within

Rui Moreira's work draws inspiration from his travels, and the destinations are chosen with great care. From India to the South Moroccan desert and through different regions of his native country Portugal, he carries out an intense work of observation and investigation. This fieldwork is an essential part of his work. He speaks of: "intense inner experience that gives more depth to drawing". During his journeys of exploration, the artist experiences both physical and psychological changes inherent in the territories he visits: overwhelming heat of the desert, blinding light of the sun, freezing temperatures in the mountains where the Ganges spring, extreme humidity of the Amazonian jungle,

solitude and almost absolute silence ... Continuously absorbing both physical and visual information for his drawings and diaries. Upon returning from his travels he endeavours to experience the natural cycle of each space, from dawn to dusk. This intense feeling of Time is at the heart of Rui Moreira's drawings. Thus, they truly become inner landscapes, captured states of mind. Besides this fundamental physical aspect his drawings are nourished by a wide variety of stimuli, such as Google Earth, films by directors such as Tarkovsky, Hitchcock, Herzog, Syberberg or Kubrick, and music, from composers such as Bach, Stockhausen and Ligeti, to influences from traditional Indian, Japanese, Portuguese and Arabic music. His work is also influenced by significant historical works as Piero della Francesca's frescoes or Herberto Helder's poetry among others.

Back in his studio, in order to nurture his artistic vision, Rui Moreira strives to create conditions similar in intensity to his travels. Changing places and materials, modifying the light, Rui Moreira recreates a nomadic atmospheric tension, physically and psychologically. Indeed, his works result from repeating a simple action: the artist patiently, at length and tirelessly fills the entire space of his drawings until his body is exhausted from excessive conditions of immobility and gravity. This intense state of meditation aims to loose all points of reference creating a deeper visual experience. Drawings that are rich in details and inspired from the artist's travels emerge from this intense ritual practice. Rui Moreira excels in the delicacy and richness of his precision, which mixes decorative, geometric and abstract patterns with figures evoking mythical characters or divinities. As these divinities, Rui Moreira's drawings are inhabited by a new form of life and beauty revealing new possibilities.

Deep in the Night

The new series of drawings presented in the exhibition *La Nuit* (The Night) is strongly inspired from the 1985 eponymous movie by Hans-Jürgen Syberberg that profoundly impacted the artist. Following on from the tradition of hymns for the night, texts, figures and images from Plato, Novalis, Höderlin, Nietzsche, Goethe, Wagner, Shakespeare, Beckett, Céline and Chief Seattle, the 6-hour monologue movie in which the sole actress Edith Clever, in a dark room, recites emblematic universal text that glistens like a flame in the night. This movie is a poem, a total asceticism with dazzling lighting on Edith Clever. The speech pronounced by the Grand Indian Chief Seattle, when British colonials offered to buy the territories from his tribe, had particular impact on Rui Moreira. In his speech, the Grand Indian Chief announces the dark days white men would face if they divert from Nature: "It is ceasing to live and starting to survive". He evokes both the misfortunes men will have to face and the remedy for this catastrophe: the return to Nature **. This extreme reduction to the essential of Black and White contrasts with the world of advertising with its multitude of colours, provoking a profound meditative consciousness and progressively leading us to an inner world where forms flow together to complete each other, without boundaries.

These new drawings echo the multiple crises contemporary world is facing. Far from resigning, the artist chooses to renew himself from within by covering the entire paper with complex forms drawn from intense states of being. Suddenly arising from an unequalled ascetic work, day and night, his drawings represent Hope, like Dawns spreading into our Night. Like a shamanic experience, this accumulation of forms and details at the heart of the work is absorbing. Both lines and details of the drawing become infinitely meticulous. A mere change of line orientation is enough to alter the reflection of light through an infinite shimmering of colours.

** The extract of Hans-Jürgen Syberberg's film presenting the discourse by Grand Chief Seattle will be screened at the gallery during the show.

Print media/ Presse papier

Country/ Pays : France

Date : May - June 2010

Exhibition/ Exposition : Solo show *Inner Monsoon* - Galerie Jaeger Bucher

ACTUALITÉS | BRÈVES

14

(artabsolument)

Rui Moreira – *Inner Monsoon* | Galerie Jaeger Bucher, Paris

Du 20 mars au 22 mai 2010

Trois séries d'œuvres sur papier de l'artiste contemporain portugais Rui Moreira, non sans lien les unes avec les autres, forment le corpus de cette exposition au sein des espaces de la belle galerie Jaeger Bucher. Rui Moreira développe un art en phase avec son propre conditionnement, physique et psychique, sous l'emprise d'expériences vécues, tout en assimilant certaines traditions portugaises, marocaines ou encore indiennes, comme on peut l'observer dans ses gouaches qui renouent avec l'art ornemental. En grand format, l'intensité picturale est à son comble : elle communique un profond apaisement qui fait de l'œuvre de Rui Moreira une expérience à part, en forme de cartographie des régions de l'âme.

